



# **La sémantique historique de la Weltliteratur : genèse conceptuelle et usages savants**

Xavier Landrin

## **► To cite this version:**

Xavier Landrin. La sémantique historique de la Weltliteratur : genèse conceptuelle et usages savants. L'espace culturel transnational, Nouveau Monde Editions, pp.73-134, 2010. <hal-00488784>

**HAL Id: hal-00488784**

**<https://hal.science/hal-00488784v1>**

Submitted on 2 Jun 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## **La sémantique historique de la *Weltliteratur* : genèse conceptuelle et usages savants\***

**Xavier LANDRIN**

*Université Paris X – Nanterre, Groupe d'Analyse Politique  
Centre de Sociologie Européenne (EHESS - CNRS)*

[73] Les concepts fondamentaux des différents vocabulaires culturels sont sans doute l'un des instruments les plus mobilisés dans le travail de naturalisation des héritages savants. Au même titre que les mythographies sur lesquelles reposent les disciplines académiques, comme les « pères fondateurs » des spécialités académiques, les « mouvements artistiques » dans l'histoire littéraire, ou les « écoles savantes » pour les sciences humaines<sup>1</sup>, ces concepts sont régulièrement réinventés et réinvestis par des entreprises de légitimation ou de fondation disciplinaires. Ils sont le plus souvent reformulés dans des conjonctures académiques particulières – des conjonctures d'autonomisation, de crise ou de controverses – par des opérations interprétatives qui sont rarement interrogées en tant que telles [74] et qui, au terme d'un processus de diffusion savante ou pédagogique, leur impriment le statut de catégories analytiques routinières et anhistoriques. Travaillant sur des « langages naturels » comme de nombreuses disciplines scientifiques, la littérature comparée est certainement plus exposée que d'autres spécialités à s'abstraire des questionnements relatifs aux impensés discursifs (prénotions, obstacles verbaux, universalismes langagiers) qui structurent les idiomes savants<sup>2</sup>. Activité d'interprétation autant que croyance d'institution, la littérature comparée est presque naturellement prédisposée à se soustraire, en raison de l'ambiguïté de sa position épistémologique, à l'examen collectif du rapport spécifique qui unit le comparatiste à ses terrains, à ses méthodes et à ses objets<sup>3</sup>. Ce n'est donc pas un hasard si la plupart des concepts interprétatifs mobilisés par l'analyse comparée des littératures ont d'abord connu une existence littéraire avant de faire leur entrée dans ce domaine spécialisé des études littéraires.

---

\* En souvenir de Riccardo Bonavita.

<sup>1</sup> Pour une historicisation critique de ces différents impensés disciplinaires, voir respectivement Alain Garrigou, « L'initiation d'un initiateur : André Siegfried et le *Tableau politique de la France de l'Ouest* », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 106-107, 1995, pp.27-41 ; Anna Boschetti, *La poésie partout : Apollinaire, homme-époque (1898-1918)*, Paris, Seuil, 2001, pp.14 et s. ; Christophe Charle, « L'habitus scholastique et ses effets : à propos des classifications littéraires et historiques », in Fabrice Clément, Marta Roca i Escoda, Franz Schultheis, Michel Berclaz (dir.), *L'Inconscient académique*, Genève – Zurich, Editions Seismo, 2006, pp.67-87 ; Christian Topalov, « Les usages stratégiques de l'histoire des disciplines : le cas de l'« école de Chicago » en sociologie », in Johan Heilbron, Rémi Lenoir, Gisèle Sapiro (dir.), *Pour une histoire des sciences sociales : hommage à Pierre Bourdieu*, Paris, Fayard, 2004, pp.127-157.

<sup>2</sup> Emile Durkheim, *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion, 1988, pp.109 et s. ; Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1993, pp.73 et s.

<sup>3</sup> On trouvera, pour le cas particulier de la discipline sociologique, les fondements théoriques d'une réflexivité savante à la fois dans les questions relatives au statut de l'observation et de l'observateur dans le travail d'interprétation sociologique, et dans les travaux traitant de l'histoire sociale des disciplines académiques, voir notamment Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon, Jean-Claude Passeron, *Le Métier de sociologue : préalables épistémologiques*, Paris, Mouton, 1968, pp.103 et s. ; Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, Genève, Droz, 1972, pp.157 et s. ; et Pierre Bourdieu, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'Agir, 2001.

### Les modes de capitalisation conceptuelle

D'une manière plus systématique et mieux théorisée que ne l'ont proposé, pour des raisons qui tiennent en partie aux traditions d'analyse nationales, certains auteurs de l'« Ecole de [75] Cambridge »<sup>4</sup>, les principaux représentants de la *Begriffsgeschichte*, un temps rassemblés autour de l'entreprise collective de W. Conze, O. Brunner et R. Koselleck<sup>5</sup>, ont mis en perspective une histoire sémantique des concepts attentive au double obstacle épistémologique que représentent la « réduction matérialiste » du langage aux fondations socio-économiques de la réalité, et la « réduction herméneutique » des phénomènes sociaux (institutions, représentations collectives, etc.) à une trame narrative, à une verbalisation interprétative du discours historique. L'examen auquel procède Reinhart Koselleck dans différents textes à propos des rapports entre langage et réalité permet notamment de rendre compte des principales fonctions des concepts issus du vocabulaire social et culturel. S'il y a une autonomie relative des phénomènes langagiers, une [76] absence d'isomorphisme rigide entre la réalité et le langage, déjà soulignée en linguistique ou en histoire sociale<sup>6</sup>, cette autonomie relative du langage explique en partie la portée anticipatrice, performative mais aussi rétrospective et mémorielle des concepts. Du point de vue des relations pragmatiques des concepts à la réalité, on doit prendre en considération les différences de statut qui séparent d'un côté les concepts savants, idéaltypiques ou terminologiques mobilisés (quand il ne s'agit pas de néologismes scientifiques) en dehors du contexte des sources où ils trouvent leurs origines, et de l'autre l'ensemble des concepts intégrés à des formes de classement (idéologique, politique, etc.) au moins en partie distinctes des classements propres aux univers savants. Bien que les concepts soient à la fois des instruments de connaissance et de construction de la réalité, c'est-à-dire des instruments réflexifs et utilitaires, ce sont leurs usages évolutifs, leurs trajectoires sociales, qui organisent ce changement de statut. Une formule descriptive et projective comme le néologisme goethéen de *Weltliteratur* peut ainsi être affectée par des transformations sémantiques liées à l'émergence de configurations sociales (par exemple un espace interprétatif comme une discipline académique ou une spécialisation savante) où cette formule prend une nouvelle valeur d'usage. Ces capitalisations sémantiques sont alors liées à des « gains d'expériences » (*Erfahrungsgewinne*) qui peuvent imposer des significations conceptuelles nouvelles. L'analyse de la circulation diachronique des concepts met en évidence leurs logiques d'appropriation et leur passage d'un statut à un autre. Si certaines significations conceptuelles peuvent s'épuiser ou perdre leur valeur sémantique, par exemple à la suite d'une controverse sur leur pertinence, l'analyse des processus de sémantisation met le plus souvent l'accent sur des capitalisations graduées. Les différents [77] types d'histoire au sein desquels les concepts s'inscrivent et s'écrivent sont autant de registres ou d'énoncés qui définissent leur orientation sémantique. Les sources documentaires constituent dans cette logique des indices qui révèlent leurs différents usages : les comptes rendus et les récits d'expériences, l'analyse comparative,

<sup>4</sup> Ces tentatives de réflexion portent sur l'articulation du langage conceptuel, de l'innovation idéologique et des crises de croyance dans des « contextes stratégiques », et sur l'inscription anglo-saxonne (Raymond Williams) de l'idée de lexique des concepts fondamentaux (*keywords*), voir James Farr, « Understanding conceptual change politically », in Terence Ball, James Farr, Russel L. Hanson (eds.), *Political innovation and conceptual change*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, pp.24-49 ; Quentin Skinner, « The Idea of a cultural lexicon », *Visions of Politics*, Vol. I : Regarding Method, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, pp.158-174. Les tentatives d'unification pédagogique (celles entre autres de Melvin Richter et de Kari Palonen) de la *Begriffsgeschichte* et de l'« Ecole de Cambridge » s'apparentent à un travail de déshistoricisation qui contribue en partie à recouvrir certaines des originalités de la *Begriffsgeschichte* au profit d'un modèle anglo-saxon dont les fondations théoriques sont régulièrement mises en question, soit pour souligner un déficit d'originalité par rapport aux travaux préexistants, soit pour relever sa définition intentionnaliste des « contextes » de production et envisager son intégration au sein d'un modèle d'analyse relationnel tel que la théorie des champs de P. Bourdieu, voir par exemple Robert Darnton, « 'La France, ton café fout le camp !' », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 100, 1993, pp.17 et s. ; Fritz Ringer, « The Intellectual Field, Intellectual History, and the Sociology of Knowledge », *Theory and Society*, 3, 1990, pp.271 et s.

<sup>5</sup> Otto Brunner, Werner Conze, Reinhart Koselleck (Hrsg.), *Geschichtliche Grundbegriffe : Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, 8 Bd., Stuttgart, Klett-Cotta, 1972-1997.

<sup>6</sup> Sur les décrochages entre langage et réalité, et l'absence de prise en charge par le langage des transformations de la réalité, voir notamment Emile Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Tome I : Economie, parenté, société, Paris, Minuit, 1969, pp.139-147 ; William H. Sewall, *Gens de métier et révolutions : le langage du travail de l'Ancien Régime à 1848*, Paris, Aubier, 1983, pp.35 et s.

analogique, généralisante ou combinatoire, l'historiographie réflexive fondée sur une critique des sources, manifestent des qualités et des niveaux d'intégration variables des concepts socio-culturels. Si ces modes d'intégration peuvent coexister ou s'inverser chronologiquement, c'est l'allongement qualitatif du questionnaire analytique<sup>7</sup>, repérable à travers l'évolution des ancrages documentaires (de l'archive à la théorie de l'archive), qui constitue le processus le plus habituel de réaffectation conceptuelle.

La relation de croyance et d'assujettissement aux données qui caractérise l'enquête comparatiste, quelles que soient ses inspirations (herméneutiques, philologiques, sémiotiques, structuralistes, etc.), explique pour une part l'homogénéité des modes d'appropriation et d'intégration disciplinaires des notions issues des espaces de la création littéraire. On peut voir, dès lors, dans les différents classements, taxinomies et registres pédagogiques de la tradition comparatiste, des cadres d'interprétation relativement stables qui s'imposent à ces usages conceptuels. Bien que les comparatismes littéraires soient le produit d'une histoire singulière, les attendus et les attentes du comparatiste sont globalement analogues aux perspectives et aux attentes des spécialistes du commentaire littéraire. L'inclination au commentaire des spécificités stylistiques ou thématiques de textes perçus comme des entités autonomes et décontextualisées figure en effet parmi les invariants analytiques de la tradition comparatiste<sup>8</sup>. Et [78] au même titre que les textes littéraires, certains concepts socio-culturels sont recouverts par ce répertoire lettré qui oscille entre « internalisme » et « historicisme ». Qu'ils prennent l'aspect d'un instrument de recherche, ou qu'ils conservent le statut d'un objet de recherche, les concepts littéraires dont traitent les études comparatistes sont d'abord des catégories qui font croire plus qu'elles n'explicitent les modalités concrètes d'engendrement et de circulation des productions littéraires<sup>9</sup>. Les procédés comparatistes ont notamment pour effet de ressaisir les différentes notions issues des espaces de la création littéraire à travers des régularités artificielles (identité transhistorique, unité substantielle) qui confèrent à ces notions une véritable dimension explicative. Les usages du néologisme goethéen de *Weltliteratur*, qui est l'une des catégories les plus investies par les débats et les controverses comparatistes, constituent de ce point de vue un système d'enjeux approprié pour rendre compte des conditions de la conversion savante des catégories littéraires. L'intégration du néologisme goethéen au sein des études comparatistes illustre notamment les contradictions et les difficultés auxquelles celles-ci sont exposées toutes les fois où elles reconnaissent simultanément dans un même donné historique (notion, texte, auteur) un sujet et un instrument d'analyse<sup>10</sup>. La confusion entretenue par les études comparatistes entre ressource interprétative et sujet d'interprétation, entre *explanans* et *explanandum*, est une propension commune aux définitions savantes de la *Weltliteratur*. Elle explique en partie les différentes opérations intellectuelles qui [79] font de ce néologisme une catégorie transhistorique de classement des littératures « mondiales » ou « universelles ».

Il faut pouvoir rendre compte de ce travail savant de décontextualisation en montrant comment s'est élaboré un néologisme littéraire dans une configuration cognitive et relationnelle particulière avant d'être ressaisie en tant source historique, objet de recherche et

<sup>7</sup> Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, Points Histoire, 1996, pp.281-309.

<sup>8</sup> Sur l'homogénéité relative des points de vue interprétatifs au sein des disciplines littéraires, voir Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil, 1992, pp.269-288.

<sup>9</sup> Alors qu'ils se présentent simultanément comme des instruments d'interprétation et d'historicisation, les concepts marqués par des usages académiques apparaissent le plus souvent comme des supports de croyance – à l'exemple du concept d'Etat pour les sciences politiques, ou du concept d'inconscient pour la psychanalyse –, voir Robert Castel, *Le psychanalyste*, Paris, Maspero, 1973 ; Luc Boltanski, Pierre Bourdieu, « La production de l'idéologie dominante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2-3, 1976, pp.45 et s.

<sup>10</sup> Sur l'indistinction entre source et ressource interprétative dans les études littéraires, voir Hayden White, « The Problem of Change in Literary History », *New Literary History*, 1, 1975, pp.99-101.

catégorie d'analyse au sein d'un autre espace d'interprétation. Cette double historicisation d'une catégorie de la tradition littéraire et d'une interprétation lettrée de la tradition impose une double rupture avec l'univers familier des notions ou des représentations littéraires et avec le rapport familier du comparatiste à l'univers littéraire. La sociologie des usages conceptuels, dont on trouve quelques principes dans les différents écrits de la *Begriffsgeschichte*<sup>11</sup>, permet dans cette perspective de restituer les genèses, les circulations et les modes d'appropriation des instruments classificatoires mobilisés au sein des disciplines littéraires en décrivant les transformations de statut des concepts ou des néologismes littéraires, leur passage d'un répertoire socio-culturel à un répertoire savant, et les cécités collectives qui structurent leur mise en œuvre et leur remaniement. Elle engage à la fois un retour sur les conditions historiques de formation de ces catégories et un retour réflexif sur leur intégration savante.

### Un concept analytique

L'omniprésence et le caractère d'évidence de la *Weltliteratur* dans les disciplines littéraires, l'orientation, la critique ou l'idéologie humaniste et cosmopolite dont elle a été progressivement investie, témoignent d'un processus de naturalisation du [80] néologisme goethéen. La réactualisation du pronostic de Goethe sous la forme d'une prophétie à l'usage des littéraires s'explique par le type d'entreprises dont il a été le lieu et l'enjeu. C'est sous l'effet de son importation dans des configurations académiques nationales à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, que le néologisme goethéen, qui jusqu'à cette période circule à travers des emprunts isolés et des échanges discontinus, a pris le statut d'un concept, c'est-à-dire d'un mot sans équivalent sémantique, sans synonyme ou substitut linguistique, dont la polysémie concentre une multitude de significations<sup>12</sup>. Ce constat, reformulé dans les termes de la sociologie, revient à définir un concept tel que la *Weltliteratur* comme un système d'enjeux vers lequel convergent un ensemble de luttes de qualification. Les conditions de possibilité de ce processus de validation ou de réappropriation d'un diagnostic individuel devenu, en quelques décennies, un concept analytique majeur au sein des études littéraires, et plus particulièrement au sein des études comparatistes, renvoient à un travail collectif de construction de la *Weltliteratur* goethéenne comme support relativement stable d'intérêts idéologiques et savants. Dans cette perspective, la conceptualisation de la *Weltliteratur* ne relève pas exclusivement d'un processus d'élaboration ou de récupération sémantique ; elle est également comprise dans une dynamique disciplinaire complexe structurée par des continuités et des discontinuités institutionnelles<sup>13</sup>. Si la *Weltliteratur* a pris l'aspect [81] d'un

---

<sup>11</sup> Pour un usage de la *Begriffsgeschichte* comme méthode de reconstruction des langages culturels et instrument de réflexivité savante, voir Pierre Bourdieu, « Sur les rapports entre la sociologie et l'histoire en Allemagne et en France : entretien avec Lutz Raphael », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 106, 1995, pp. 116 et s.

<sup>12</sup> « Un mot, résume Reinhart Koselleck, contient des possibilités de signification, un concept réunit en lui un ensemble de significations », voir « Histoire des concepts et histoire sociale », *Le Futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Editions de l'EHESS, 1990, pp.109 et s. ; sur la distinction entre les mots et les concepts au sein de la sémantique historique, voir Dietrich Busse, « Begriffsgeschichte als herrschendes Paradigma der historischen Semantik », *Historische Semantik*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1987, pp.43 et s.

<sup>13</sup> Il serait de ce point de vue naïf de rapporter l'émergence et les transformations des concepts à de simples évolutions linguistico-sémantiques, sans voir l'ensemble des routines et des changements institutionnels dont ils sont en partie le produit et qu'ils permettent en partie de nommer, voir les propositions d'Olivier Christin : « Pour une historicisation des concepts historiques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 140, 2001, pp.3-6.

concept fondamental au sein des disciplines littéraires, ce n'est pas seulement pour son rendement explicatif et perspectif – à première vue la notion goethéenne propose en effet une analyse circonstanciée des échanges littéraires internationaux, un idéal d'échanges culturels entre les pays et les nations, et une vision de l'avenir à confirmer ou à débattre –, mais en raison du potentiel de justifications et de légitimations qu'elle a pu représenter dans des conjonctures de fondation et de refondation disciplinaires. Les premiers usages du concept de *Weltliteratur* mettent en évidence un travail d'intégration intellectuelle et de mémorialisation du concept qui expliquent sa pérennité au sein des traditions comparatistes. L'un des modes d'appropriation les plus récurrents de la *Weltliteratur* consiste à ressaisir Goethe, comme médiateur et comme penseur des relations internationales, sous le schème du précurseur. L'examen des premières problématisations du comparatisme littéraire montre que la *Weltliteratur* goethéenne est désignée et commentée comme l'un des seuls antécédents littéraires susceptibles de justifier intellectuellement l'existence d'une spécialisation académique relative à l'étude des littératures « mondiales » ou « universelles ». En retrouvant dans une définition disponible l'objet que les différents entrepreneurs académiques du comparatisme se proposent de fonder et d'étudier, l'opération rétrospective qui revient à présenter la contribution de Goethe comme pionnière et nécessaire à l'édification d'une nouvelle discipline implique une double déshistoricisation : elle tend à annuler toute l'histoire qui sépare le moment de la genèse et de la formulation du néologisme goethéen et le moment de sa reprise et de sa reformulation dans des contextes institutionnels où le néologisme prend une nouvelle valeur d'usage ; elle tend à attribuer à la formule goethéenne une signification différente de ses significations premières par un travail d'ajustement et d'adaptation aux nécessités d'un nouveau [82] contexte institutionnel. Cette opération de déshistoricisation est particulièrement visible dans le cas des « genèses institutionnelles » de la littérature comparée en Allemagne et en France<sup>14</sup>. Alors que Joseph Texte est réputé avoir amorcé un mouvement vers l'institutionnalisation de la littérature comparée en France en tant que premier titulaire d'une chaire explicitement dédiée à cette spécialité (en 1897, à la Faculté des lettres de Lyon)<sup>15</sup>, il est aussi discuté au sein des études comparatistes pour avoir, comme « certains de ses successeurs », réorienté la définition goethéenne de la *Weltliteratur* en annonçant sous cette référence l'émergence d'une littérature européenne où les nations littéraires renonceraient à leurs « caractéristiques individuelles » ; le comparatisme littéraire étant présenté comme l'« élément catalyseur » de cette évolution<sup>16</sup>. De même, en Allemagne, la *Weltliteratur* apparaît comme une notion séminale permettant de penser les fondements de la littérature comparée au moment où, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, certains entrepreneurs s'investissent dans un travail de définition des frontières entre philologie, esthétique et histoire comparée. Les controverses autour de [83] la notion « pionnière » de *Weltliteratur* engagées par Ernst Martin (*Goethe über Weltliteratur und Dialektdichtung*, 1899), Georg Brandes (*Weltliteratur*, 1899), Ernst Elster (*Weltliteratur und Literaturvergleichung*, 1901), et

---

<sup>14</sup> En l'absence d'analyse complète relative à la genèse de la « littérature comparée », que l'on pourrait *a priori* définir comme un processus national et transnational d'autonomisation disciplinaire – repérable à travers des innovations institutionnelles (création de chaires, de diplômes, de congrès, de revues spécialisées, etc.) et l'invention collective d'un usage stratégique de ces innovations –, on évoquera ici cette genèse à travers des exemples de déplacement de sens, de conflits d'interprétation, d'enjeux de problématisation qui ont engagé les différents représentants de cette spécialité académique. Pour des indications relatives aux trajectoires nationales et internationales du comparatisme littéraire, voir Ulrich Weisstein, *Comparative Literature and Literary Theory : Survey and Introduction*, Indiana, Indiana University Press, 1973, pp.167-264.

<sup>15</sup> Plusieurs auteurs académiques de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, qui ont pu jouer un rôle d'intermédiaire auprès de Goethe, comme Claude Fauriel ou Jean-Jacques Ampère, et qui ont pu justifier l'idée du comparatisme dans leurs études littéraires, sont couramment écartés de la généalogie légitime des comparatistes français.

<sup>16</sup> Ulrich Weisstein, *Comparative Literature and Literary Theory*, op. cit., p.173.

par Richard Meyer (*Die Weltliteratur im Zwanzigsten Jahrhundert*, 1915), ont accompagné des luttes pour l'institutionnalisation ou la limitation des mobilisations académiques en faveur de la littérature comparée. C'est notamment à travers la défense d'une acception large de la *Weltliteratur* – la somme de tous les « grands livres », ou les « meilleures productions des génies individuels » – ou d'une acception restreinte – « l'extension des intérêts littéraires au-delà des limites nationales » – que s'est organisée une résistance à la littérature comparée en Allemagne et que s'est opérée l'institutionnalisation de cette spécialité académique. Les différents acteurs qui ont entrepris de définir, dans la continuité de ce travail de fondation, les orientations essentielles de la littérature comparée ont hérité de la référence à Goethe et ont, dans certains cas, tenté d'interroger cette référence à partir d'une interprétation plus empirique et plus érudite. L'activité de Fernand Baldensperger s'inscrit pour une part dans cette logique ; le motif goethéen prenant une place centrale dans ses différentes entreprises intellectuelles et institutionnelles. En tant que spécialiste de littératures comparées – qu'il enseigne successivement à Lyon, Strasbourg et Paris entre 1900 et 1935 – Baldensperger a rédigé plusieurs ouvrages d'érudition sur Goethe : *Goethe en France, étude de littérature comparée* en 1904 et une *Bibliographie critique de Goethe en France* éditée en 1907. Sans se livrer à une exégèse systématique de la *Weltliteratur*, Baldensperger envisage, dans plusieurs passages de *Goethe en France*, cette représentation singulière des relations littéraires internationales sous l'aspect d'une justification pratique d'un idéal partagé par quelques-uns de ses contemporains, comparatistes ou écrivains. Cet idéal se résumant à une fécondation réciproque de la diversité littéraire par le jeu des échanges entre les nations, et à la réitération, sur la foi des études comparées, d'une croyance dans « les hospitalités éternellement souhaitables » entre pays étrangers qui offriraient une [84] « garantie de durée et de solidité pour la civilisation occidentale »<sup>17</sup>. Si cette maxime est présentée dans les écrits de Baldensperger comme une condition transhistorique du « commerce d'idées entre toutes les nations »<sup>18</sup>, c'est sans doute parce qu'elle trouve dans les investissements biographiques de ce type d'entrepreneurs académiques des raisons suffisantes pour être publiquement soutenue. La prise en charge de l'idéal associé à la *Weltliteratur* par Baldensperger, s'explique par sa carrière et les capitaux qu'il est parvenu à mobiliser au service de la cause comparatiste. « Ambassadeur » des lettres françaises, en particulier aux Etats-Unis, fondateur en France avec Paul Hazard de la *Revue de littérature comparée* (1921), auteur avec l'américain Werner P. Friederich d'une bibliographie substantielle relative à la littérature comparée (*Bibliography of Comparative Literature*, 1950), Baldensperger peut voir dans la formule goethéenne une rationalisation du rôle assumé par les comparatistes. Celui-ci consistant pour l'essentiel à faire circuler à travers des tournées d'enseignement à l'étranger, et des écrits publiés en langue anglaise ou portant sur des sujets non exclusivement nationaux, une parole sur le rôle de la littérature dans les rapports entre les nations qui tiendrait à la fois du cours spécialisé et du discours affectif et empathique sur le monde des lettres<sup>19</sup>. Cette activité d'entrepreneur académique transnational rend compte parallèlement de la naissance, au début du XX<sup>e</sup> siècle, d'un répertoire transnational de justification et de mobilisation des comparatismes littéraires : des revues spécialisées ouvertes sur des collaborations étrangères, des rencontres internationales entre spécialistes d'une même discipline, des [85] manuels et des

<sup>17</sup> Fernand Baldensperger, *Goethe en France: étude de littérature comparée*, Paris, Hachette, 1920 (2<sup>e</sup> éd.), p.385.

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> Sur le « profil académique » et l'activité internationale de Fernand Baldensperger, voir Christophe Charle, « Rôles sociaux : spécialistes ou ambassadeurs », *La République des universitaires, 1870-1940*, Paris, Seuil, 1994, pp.358 et s. ; Christine Plasse Bouteyre, *Les écritures autobiographiques chez les professeurs de la Sorbonne, 1880-1940 : champ universitaire, champ littéraire*, Paris, L'Harmattan, 2008, pp.258 et s.

Manuscrit auteur / réf. : Xavier Landrin, « La sémantique historique de la *Weltliteratur* : genèse conceptuelle et usages savants », in Anna Boschetti (dir.), *L'espace culturel transnational*, Paris, Nouveau Monde Editions, pp.73-134.

bibliographies (le plus souvent en langue anglaise) de littérature comparée, etc. Ces transformations académiques transnationales ont exposé la *Weltliteratur*, comme d'autres références fondamentales du comparatisme, à une « canonisation pédagogique » ; elles ont notamment contribué à l'autonomisation d'un ensemble de « textes fondateurs » fonctionnant comme un stock de ressources servant à légitimer et à repenser les origines et les transformations de la discipline comparatiste (tableau 1).

**Tableau 1 : Les références légitimantes du comparatisme littéraire<sup>20</sup>**

J. W. von Goethe	<i>Weltliteratur</i>	1827-30
P. Chasles	<i>Littérature étrangère comparée : leçon d'ouverture à l'Athénée</i>	1835
C. C. Shackford	<i>Comparative Literature</i>	1876
H. Meltzl de Lomnitz	<i>Vorläufige Aufgaben der vergleichenden Literatur</i>	1877
M. Koch	<i>Einführung zur Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte</i>	1887
C. M. Gayley	<i>A Society of Comparative Literature</i>	1894
	<i>What is Comparative Literature</i>	1903
J. Texte	<i>L'histoire comparée des littératures</i>	1896
A. R. Marsh	<i>The Comparative Study of Literature</i>	1896
L. P. Betz	<i>Kritische Betrachtungen über Wesen, Aufgabe und Bedeutung der vergleichenden Literaturgeschichte</i>	1896
F. Brunetière	<i>La Littérature européenne</i>	1900
M. H. Posnett	<i>The Science of Comparative Literature</i>	1901
G. C. Woodberry	<i>Editorial (Journal of Comparative Literature)</i>	1903
B. Croce	<i>La Letteratura Comparata</i>	1903

Parallèlement, l'extension de la valeur sémantique du concept est étroitement dépendante des moments de reconfiguration nationale et transnationale des comparatismes littéraires qui aboutissent à des changements de problématiques, perçus et commentés comme des « crises ». Ces « crises » renvoient à des recompositions internes et externes aux univers académiques nationaux :

– elles sont liées à des tentatives d'intégration des littératures dites « mineures » ou « périphériques » au sein de la « littérature mondiale », mais aussi à des entreprises de conservation des littératures nationales. Ces dynamiques s'observent en particulier dans des phases d'institutionnalisation nationale ou internationale de la littérature comparée. C'est la raison pour laquelle la *Weltliteratur* apparaît, dans l'histoire globale des comparatismes littéraires, comme l'un des supports privilégiés d'antagonismes nationaux. Le processus de redéfinition des problématiques comparatistes en France dans les années 1950-60 montre par exemple que la radicalisation de positions « métanationales », fondées sur une ouverture plus large aux cultures mondiales, est un effet d'une dynamique à la fois interne et externe. L'institutionnalisation de structures d'opportunité internationales dans les années 1950 – en particulier la création en 1954 de l'International Comparative Literature Association – a fait émerger des oppositions dont l'article de René Etiemble, *Faut-il réviser la notion de Weltliteratur*<sup>21</sup>, s'est largement fait [86] l'écho. Etiemble y posait une alternative aux traditionalismes comparatistes, aux méthodes d'analyse initiées par Lanson ou Van Tieghem en France, aux replis nationalistes [87] sur les littératures occidentales, et aux polarités héritées de ces traditions (littérature générale/ littérature comparée, littérature universelle/littérature nationale), en réinvestissant la notion goethéenne sur des critères moins normatifs qu'esthétiques. Parallèlement, d'autres programmes d'analyse mis en forme par des

<sup>20</sup> Ces références ont été répertoriées à partir de l'ouvrage bilan édité par Hans-Joachim Schulz et Philip H. Rhein: *Comparative literature, the early years: an anthology of essays*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1973.

<sup>21</sup> Repris dans *Essais de littérature (vraiment) générale*, Paris, Gallimard, 1975, pp.15-36.



entrepreneurs internationaux, comme Werner P. Friederich<sup>22</sup>, soucieux d'établir un arbitrage entre des tendances contradictoires (l'« isolationnisme » ou l'« universalisme »), ont discuté l'opportunité d'un élargissement de la littérature comparée au-delà de la « littérature mondiale de langue anglaise »<sup>23</sup>. Cette position de moyen terme, autorisant la neutralisation de points d'honneur nationaux antagonistes, et le maintien d'une définition standard des contenus académiques (cursus, matières d'enseignement, manuels, bibliographies), a conduit à écarter la notion de *Weltliteratur* comme une projection et une abstraction d'auteur, pour une part utopique, distincte d'un programme académique détaillé<sup>24</sup>. Dans un univers où ces prises de position officielles sont vouées à faire référence ou à faire date, parce qu'elles renvoient indissociablement à des enjeux politiques, savants et académiques, un ensemble d'essais et d'articles ont tenté d'intégrer et de rationaliser cet héritage polémique. *Comparatisme et théorie de la littérature* (1988) d'Adrian Marino, a ainsi proposé l'une des élaborations les plus systématiques de la *Weltliteratur*, en prenant acte d'un double mouvement : l'aspiration à la reconnaissance des représentants des littératures non occidentales, et la prise en compte d'une ouverture nécessaire [88] du comparatisme à cette exigence. Les contributions intellectuelles à cette ouverture (principalement celles des comparatistes René Wellek et René Etiemble) justifient, selon Marino, la révision de la notion de *Weltliteratur*, qui devrait idéalement se définir comme une totalité « vraiment mondiale » dépourvue de « centre » ou de « noyau ». Alors que le « comparatisme traditionnel reste plus ou moins aligné sur la vieille position de la *Weltliteratur* européenne », l'objet d'une littérature « vraiment universelle » doit être « institué par l'unité et la totalité des littératures du monde, c'est-à-dire par la littérature tout court »<sup>25</sup>. Cette mise en forme de la *Weltliteratur* est caractéristique des tendances au renouvellement qui émergent au sein des comparatismes littéraires dans les années soixante-dix : elle engage une critique des usages européocentristes de la *Weltliteratur*, mais « à l'intérieur de la tradition comparatiste elle-même », en prônant le « repêchage méthodique et sélectif des précurseurs » et en important au sein du comparatisme mondial une herméneutique renouvelée des textes littéraires (Hans Robert Jauss) servant de fondement commun à la discipline.

– les « crises » du comparatisme sont également liées aux perceptions et aux réceptions, au sein des études littéraires, des changements politiques et culturels internationaux (comme les guerres mondiales) qui inclinent à la réflexion collective sur le sens et les fonctions des « littératures mondiales ». Dans la période de l'après seconde guerre, des entreprises de « refondation morale » des comparatismes ont émergé au sein de la littérature comparée et, au-delà, dans l'ensemble des études littéraires (la philologie ou l'esthétique). La *Weltliteratur* apparaît dans ce type de configuration comme un point d'accrochage idéal pour un travail de refondation, comme le montrent les différents « appels » et « programmes » disciplinaires [89] des années quarante et cinquante destinés à rétablir un impératif d'ouverture « humaniste » et « cosmopolite » dans les études littéraires. Fonctionnant comme une rhétorique de réassurance, la *Weltliteratur* est réinvestie d'un sens moral et politique et,

<sup>22</sup> Werner Paul Friederich (1905-1993) a cumulé au cours de sa carrière toutes les positions temporelles au sein de la discipline comparative ; il est successivement fondateur en 1947 de la Section de littérature comparée au sein de la Modern Language Association, fondateur en 1954 puis président de l'International Comparative Literature Association, éditeur du *Yearbook of Comparative and General Literature*, puis de l'*University of North Carolina Studies in Comparative Literature*.

<sup>23</sup> Werner P. Friederich, « Great Books versus 'World Literature' » (1959), *The Challenge of Comparative Literature and other addresses*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1970, pp.25-35.

<sup>24</sup> *Ibid.*, pp.30-31.

<sup>25</sup> Adrian Marino, « La littérature universelle ou la littérature », *Comparatisme et théorie de la littérature*, Paris, PUF, 1988, p.51. Marino est en retour cité et plébiscité par Etiemble, voir *Quelques essais de littérature universelle*, Paris, Gallimard, 1982, pp.11 et s.

parallèlement, elle témoigne d'une transcendance des « valeurs » culturelles et littéraires sur la politique : « La morale universaliste goethéenne respecte les individus tout en les subordonnant à l'ordre social. Elle lutte à la fois contre l'absolutisme, qui sacrifie l'unité des intérêts particuliers, et contre l'anarchie qui sépare les personnes et disjoint les groupements sociaux naturels. Elle représente certainement le meilleur du classicisme et de sa *Weltliteratur* »<sup>26</sup>. D'une manière tout aussi exemplaire, c'est l'ensemble des écrits de Goethe qui a pu servir de ressource pour penser le rapport à la littérature comparée et à la littérature « mondiale » dans une période d'élargissement du pluralisme linguistique et culturel des études littéraires internationales, et plus largement de crise des relations internationales. Dans un volume typique des productions de la littérature comparée durant la phase d'après-guerre, intégrant des contributions relatives aux thèmes de la liberté ou à la méditation d'ancêtres « tutélaires » et « vigilants »<sup>27</sup>, plusieurs auteurs ont proposé, sur le principe d'une relecture systématique de Goethe, différentes alternatives pour penser l'évolution du monde des lettres et de la culture. L'œuvre de Goethe pourrait ainsi se lire comme une synthèse et comme une anticipation des tendances fondamentales du monde occidental : une première voie faustienne qui serait celle de la volonté de pouvoir et de la destruction ; une autre voie conduirait, sur le modèle de Wilhelm Meister, à la méditation, à l'introspection, et finalement au fatalisme et à la démission ; la [90] biographie de Goethe suggérerait enfin une voie différente, une nouvelle morale humaniste pour le monde occidental : une activité de connaissance sans dogme orientée par des motifs nobles<sup>28</sup>.

#### Une refondation disciplinaire

Il n'est pas surprenant que la période de l'après Seconde Guerre ait suscité, au sein des disciplines littéraires, des entreprises académiques qui ont fait de la *Weltliteratur*, et de l'idéal humaniste et cosmopolite qui lui est associé, le mot et le motif d'une refondation. Celle-ci s'est imposée avec une urgence particulière aux spécialistes de la littérature formés en Allemagne dont l'expérience collective et individuelle (exils, reconversions, examens de conscience) a engendré un retour critique sur les « valeurs » des littératures occidentales et les principes de leur analyse. On ne comprendrait pas, en dehors de ce contexte, l'intervention maintes fois commentées d'Erich Auerbach (1892-1957), « Philologie der Weltliteratur »<sup>29</sup>, dont la première édition date de 1952. Le philologue allemand, exilé en Turquie et aux Etats-Unis après sa révocation de l'Université sous le régime nazi, y annonçait la prise en charge par la philologie des dilemmes culturels et savants légués par l'époque contemporaine : le nivellement culturel mondial renforcé par les prétentions hégémoniques des ensembles « euro-américain » et « russo-bolchévique » ; l'avènement d'une analyse littéraire close sur elle-même, enfermée dans une spécialisation méthodologique ou érudite. La *Weltliteratur* goethéenne était dans cette perspective convoquée pour servir de point d'appui et de point de départ à une philologie renouée de la littérature mondiale. Pour s'opposer à la spécialisation et à la division du travail d'interprétation de la culture, pour contester le « retrait dans le présent » des études littéraires, Auerbach a en effet recherché dans l'historisme et l'humanisme [91] goethéens, qui auraient culminé avec l'idée et le projet d'une *Weltliteratur*, les fondements d'une méthode alternative. En valorisant une définition pratique de la littérature héritée de Goethe – la fécondation réciproque des diversités culturelles –, cette méthode était non seulement censée proposer des instruments de résistance efficaces contre l'homogénéisation culturelle de l'époque contemporaine, mais aussi lutter contre la focalisation des recherches et de l'enseignement sur la littérature moderne. Le « perspectivisme historique » de Goethe justifiait de ce point de vue la double tentative d'Auerbach : montrer comment la diversité

<sup>26</sup> Edmond Vermeil, « Goethe : homme du milieu », *Comparative Literature*, 4, 1949, p.330.

<sup>27</sup> Joseph Remenyi (ed.), *World Literatures*, Pittsburg, University of Pittsburg Press, 1956.

<sup>28</sup> Voir Joseph Remenyi, « The Meaning of World Literature », et Ernst Jockers, « Goethe and We », in Joseph Remenyi (ed.), *World Literatures, op cit.*, pp. 1-14 et pp.88-111.

<sup>29</sup> Erich Auerbach, « Philologie der Weltliteratur », *Gesammelte Aufsätze zur Romanischen Philologie*, Bern, A. Francke, 1967, pp.301-310, traduit par Diane Meur dans Christophe Pradeau, Tiphaine Samoyault (dir.), *Où est la littérature mondiale ?*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2005, pp.25-37.

littéraire s'origine dans l'histoire, et poser les fondements scientifiques d'une compréhension mutuelle des cultures. Cette nouvelle rationalisation de la *Weltliteratur* goethéenne trouvait sa motivation dans la critique de l'appropriation des cultures mondiales illustrée par la Seconde Guerre : la réduction forcée, utilitaire et présentiste, des traditions culturelles les plus diverses. « *L'harmonisation des civilisations*, déplorait Auerbach, est déjà allée plus loin qu'il ne paraîtrait convenir à un humaniste de type goethéen, sans qu'on ait raisonnablement entrevu la possibilité de résoudre les antagonismes subsistants autrement que par l'épreuve de force ». La refondation de la philologie sur cette exigence de conservation des cultures mondiales, par-delà la domination des Etats-nations, impliquait une méthode scientifique adéquate. Sur le modèle de *La littérature européenne et le Moyen Âge latin* (1948) d'Ernst Robert Curtius, Auerbach formulait des principes d'analyse conformes aux impératifs de l'érudition et de la maîtrise méthodologique, tout en réinvestissant le projet humaniste et cosmopolite goethéen. Il préconisait l'étude d'objets maîtrisables – « un mot, une forme rhétorique, une tournure syntaxique, l'interprétation d'une phrase », etc. – mais resitués dans une perspective mondiale. La trajectoire de cette tentative de refondation morale de la philologie, dont le but ultime était de « rendre les hommes conscients de leur propre histoire », a suivi les recompositions propres aux disciplines littéraires dans la seconde moitié [92] du XX<sup>e</sup> siècle : le retrait de la philologie, la critique du comparatisme, la discussion des ethnocentrismes lettrés au sein des *cultural studies* et des *postcolonial studies*<sup>30</sup>.

La *Weltliteratur* s'est imposée, dans ces dernières décennies, comme un point de contact entre des traditions d'analyse différentes et comme un instrument de requalification et de disqualification de ces traditions. Sous ce rapport, la *Weltliteratur*, en plus de constituer un schème analytique permettant de ressaisir une configuration littéraire internationale en pleine transformation, a été fréquemment réinvestie comme un principe de classement, en particulier dans des périodes de relèvement académique qui ont été rationalisées sous la forme de controverses intellectuelles. Rien n'illustre mieux cette transformation que le cycle intellectuel qui a marqué le comparatisme littéraire, à partir des années 1990, et plus nettement dans les années 2000, et qui a alterné une critique radicale de la littérature comparée, allant jusqu'à pronostiquer sa disparition<sup>31</sup>, et un retour critique sur l'héritage de la discipline<sup>32</sup>. L'institutionnalisation des *cultural studies* et des *post-colonial studies* aux Etats-Unis a largement contribué au renouvellement des problématiques (pédagogiques et savantes) valorisées au sein des cursus, des congrès et des travaux labellisés « littérature comparée ». Avec la reconnaissance intellectuelle des premiers entrepreneurs d'une « raison postcoloniale », comme Edward Said, et avec la multiplication de travaux relatifs à la théorie et à l'histoire des impérialismes culturels, une nouvelle rationalité critique s'est progressivement imposée aux disciplines littéraires. L'émergence d'objets et de terrains en partie nouveaux s'est accompagnée d'un questionnement renfermant génériquement plusieurs orientations théoriques et méthodologiques : il est [93] systématiquement « réflexif » dans la mesure où il repose sur un retour sur soi de l'analyste et sur un retour critique de l'analyste vers l'histoire intellectuelle et disciplinaire dans laquelle il s'inscrit ; il est spontanément « mondial » puisqu'il interroge des phénomènes à la fois locaux et globaux et, d'une manière générale, les relations entre cultures vernaculaires et cultures hégémoniques ; il est très souvent normatif lorsqu'il assume la prise en charge par le discours savant d'une critique des légitimismes culturels. La *Weltliteratur* a capitalisé cette réorientation de la littérature comparée en s'inscrivant dans le champ sémantique partiellement modifié de la « globalisation », de la « mondialisation », et du « postcolonialisme ». Plus concrètement, sous l'effet d'un travail collectif de redéfinition des héritages sémantiques et conceptuels de la

<sup>30</sup> Voir, par exemple, Herbert Lindenberger, « Appropriating Auerbach : From Said to Postcolonialism », *Journal of Commonwealth and Postcolonial Studies*, 1-2, 2004, pp.45-55.

<sup>31</sup> Gayatri Chakravorty Spivak, *Death of a Discipline*, New York, Columbia University Press, 2003.

<sup>32</sup> David Damrosch, « Rebirth of a Discipline : The Global Origins of Comparative Studies », *Comparative Critical Studies*, 3, 2006, pp.99-112.

littérature comparée, la *Weltliteratur* goethéenne a fait l'objet d'une ré-historicisation permettant d'esquisser un retour, sous les commentaires sédimentés de la tradition, aux significations premières de cette formule<sup>33</sup>. A la fois enjeu d'historicisation au sein des études littéraires et catégorie de définition pour des modèles d'analyse alternatifs, la sémantique de la *Weltliteratur* a été appropriée de manière très hétérogène. C'est en fait l'ensemble d'une histoire conceptuelle – ce que la formule goethéenne a dit, ce que les études comparatistes ont fait dire à cette formule, et ce qu'elle permet de dire idéalement, au présent et pour l'avenir – qui a été remobilisé à cette occasion. La redécouverte des différentes significations de la *Weltliteratur* au sein des *Conversations de Goethe avec Eckermann* (un corps défini de classiques, un canon évolutif de chefs d'œuvre, une ouverture multiple sur le monde) a pu servir de « contexte » pour départager ou réévaluer des modèles d'explication focalisés sur l'inscription globale ou mondiale de la littérature – comme le polysystème d'Even-Zohar, ou [94] les systèmes-monde de Wallerstein<sup>34</sup>. L'usage de la *Weltliteratur* en tant que motif d'une réflexivité stratégique est également repérable dans quelques-uns des développements théoriques que les représentants des *postcolonial studies* ont consacré à l'histoire des dominations culturelles. Plusieurs tentatives de renversement théorique des symbolismes hégémoniques, hérités des cultures coloniales, ont de ce point de vue abouti à une réélaboration normative de la « littérature mondiale ». La *Weltliteratur* goethéenne a ainsi été mobilisée non pas pour justifier l'idée traditionnelle autant qu'illusoire d'une marche continue vers l'ouverture culturelle réciproque des peuples et des nations, mais pour défendre au contraire une conception conflictuelle et « traumatique » du processus d'émergence des cultures vernaculaires et des littératures dominées. Dans cette perspective, la *Weltliteratur* renverrait à des dissensions transversales qui seraient au fondement des trajectoires de lutte, de reconnaissance, d'affiliation non consensuelle des différentes cultures endossées ou revendiquées par les migrants, les colonisés et les réfugiés politiques d'hier et d'aujourd'hui<sup>35</sup>. Cette formalisation de la *Weltliteratur* est inséparable d'un geste de réappropriation culturelle et d'une critique des ethnocentrismes savants qui ont fait de la formule goethéenne une justification intellectuelle de la domination littéraire des Etats occidentaux<sup>36</sup>. Cette réflexivité critique est néanmoins limitée, comme le montrent les relectures de la notion goethéenne, par un dilemme propre à la critique académique qui incline à retrouver dans les références lettrées des traditions académiques les ressources qui permettent de la fonder. La participation des études postcoloniales à la valorisation d'un canon littéraire occidental est l'une des conséquences [95] indésirables – c'est du moins ce que font entendre, en de rares occasions, quelques commentateurs<sup>37</sup> – d'un anti-académisme académique enté sur une critique lettrée des impérialismes littéraires, et dont les porte-parole aspirent, quoi qu'ils en aient, à une forme de reconnaissance académique. C'est la raison pour laquelle les principaux représentants des *post-colonial studies* cultivent d'ordinaire, à l'instar de leurs prédécesseurs, une distance à l'analyse sociale qui, sur ce point, aurait l'avantage de questionner, ou de remettre en question, le principe des adhésions aux mots et aux mots d'ordre de la tradition lettrée.

<sup>33</sup> Stefan Hoesel-Uhlig, « Changing Fields: The Directions of Goethe's *Weltliteratur* », in Christopher Prendergast (ed.), *Debating World Literature*, London, Verso, 2004, pp.26-53.

<sup>34</sup> David Damrosch, « Goethe Coins a Phrase », *What is World Literature ?*, Princeton, Princeton University Press, 2003, pp.15 et s.

<sup>35</sup> Homi K. Bhabha, *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007, pp.44 et s.

<sup>36</sup> Paul Michael Lützeler a notamment remarqué l'intérêt stratégique de l'extension ou du renversement sémantique de la *Weltliteratur* chez Bhabha : « Goethe and Europe », *South Atlantic Review*, 2, 2000, p.98.

<sup>37</sup> Par exemple John Marx, « Postcolonial Literature and the Western Literary Canon », in Neil Lazarus (ed.), *The Cambridge Companion to Postcolonial Literary Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, pp.83-96.

## Le point de vue de l'auteur

La *Weltliteratur* a conservé le statut d'un néologisme et d'un diagnostic individuel jusqu'à son émergence, au sein des disciplines littéraires, comme objet d'étude, enjeu collectif d'appropriation et support de légitimation pour des entreprises académiques concurrentes. L'histoire de cette formule a l'intérêt de mettre au jour l'effet de décontextualisation qu'opère l'interprétation comparatiste. L'analyse de la genèse pratique de ce néologisme doit dans cette perspective écarter les questions habituelles de l'analyse littéraire : la portée transhistorique de la formule goethéenne, sa capacité anticipatrice, ou la cohérence des réflexions qu'elle propose. L'examen des conditions de possibilité du néologisme fait en effet apparaître des éléments rarement pris en compte par l'analyse littéraire. L'hétérogénéité des sources du néologisme, la diversité des transformations et des problèmes qu'il désigne, la variété des lieux et des acteurs qu'il permet d'évoquer, soulignent la complexité d'une formule qui a rarement fait l'objet d'une attention systématique (tableau 2). [96]

**Tableau 2 : Les occurrences du néologisme « *Weltliteratur* » dans les écrits de J. W. von Goethe<sup>38</sup>**

Texte	Année de publication/rédaction	Type de document	Contenu
<i>Tagebuch</i>	1827	Journal intime	Mention d'un projet d'écriture sur la littérature française et la <i>Weltliteratur</i>
<i>Über Kunst und Altertum</i>	1827	Article de revue	Les écrivains allemands sont amenés à occuper une position honorable au sein de la <i>Weltliteratur</i>
<i>Brief an Streckfuss</i>	1827	Correspondance personnelle	La <i>Weltliteratur</i> se caractérise par une activité d'ouverture affinitaire dans laquelle les allemands doivent être actifs
<i>Gespräch mit Eckermann</i>	1827	Oeuvre collective	Si la <i>Weltliteratur</i> succède au temps révolu des littératures nationales, le jugement littéraire des œuvres étrangères doit se fonder sur l'esthétique grecque
<i>Gespräch mit Eckermann</i>	1827	Oeuvre collective	Les relations étroites qui s'établissent, notamment grâce à la critique littéraire, entre les français, les anglais et les allemands, contribuent, et c'est là l'avantage d'une <i>Weltliteratur</i> , au progrès et à la correction mutuelle des uns et des autres
<i>Brief an Boisserée</i>	1827	Correspondance personnelle	La <i>Weltliteratur</i> apparaît lorsque les différences valorisées au sein de certaines nations sont intégrées, comprises et jugées au sein d'autres nations
<i>Brief an Carlyle</i>	1827	Correspondance personnelle	La connaissance du rapport entre un texte original et sa traduction, qui est l'expression la plus explicite des relations entre les nations, participe à une <i>Weltliteratur</i> susceptible de dépasser des limites nationales
<i>Über Kunst und Altertum</i>	1828	Article de revue	L'idée d'un développement de la <i>Weltliteratur</i> dans un futur proche constitue sans doute un point d'accord avec les nations européennes voisines
<i>Brief an Zelter</i>	1828	Correspondance personnelle	Mention d'une circulation de l'idée de <i>Weltliteratur</i> en France, en Ecosse et à Milan
<i>Brief an die Herausgeber der Zeitschrift « L'Eco »</i>	1828	Correspondance personnelle	Mention de l'intérêt de Goethe à l'éditeur du journal milanais <i>L'Eco</i> , dont la matière, ouverte sur l'étranger, est une contribution majeure à l'avènement d'une <i>Weltliteratur</i>
<i>Über Kunst und Altertum</i>	1828	Article de revue	Les revues d'Edimbourg, qui atteignent un large public, participent de manière efficace à l'avènement d'une <i>Weltliteratur</i> dans la mesure où elles sont attentives, compréhensives, tolérantes dans l'évaluation des œuvres

<sup>38</sup> Cet inventaire s'appuie très largement sur les données collectées par Fritz Strich (*Goethe und die Weltliteratur*, op. cit., pp.397 et s.) ; il vise davantage à restituer de manière synthétique les occurrences du néologisme et ses significations, plutôt qu'une traduction exhaustive des passages pertinents des différents textes cités.

			étrangères
<i>Die Zusammen-kunft der Naturforscher in Berlin</i>	1828	Intervention publique	L'émergence d'une littérature européenne, en fait d'une <i>Weltliteratur</i> , ne se réduit pas à la connaissance par différentes nations des œuvres issues de l'étranger, elle implique plutôt que les gens de lettres, à partir de leurs propres tendances ou de leurs goûts, y trouvent les raisons d'agir en commun
<i>Makariens Archiv</i>	1829	Papiers personnels	Mention de la nécessité pour les allemands de porter leur attention sur la constitution d'une <i>Weltliteratur</i> et sur leur valorisation au sein de celle-ci
<i>Brief an Zelter</i>	1829	Correspondance personnelle	La <i>Weltliteratur</i> agit comme une redéfinition des tendances littéraires nationales, qu'elles soient négatives ou positives
<i>Brief an C. F. von Reinhard</i>	1829	Correspondance personnelle	La participation des différentes nations à la formation d'une <i>Weltliteratur</i> engendre des gains inégaux au profit de ces nations
<i>Schema zu « Kunst und Altertum »</i>	1829	Papiers personnels (brouillon)	Mention de deux versions en vue d'un article : « Weltliteratur » ou « Europäische, d. h. Welt-Literatur »
<i>Einleitung zu Thomas Carlyle, « Leben Schillers »</i>	1830	Préface	L'idée de <i>Weltliteratur</i> souligne le fait que des nations, naguère séparées par des conflits, notamment militaires, s'ouvrent sur l'extérieur, reconnaissent chez leurs voisins des qualités qui leur manquent, et formulent un désir commun de rapprochement où l'Esprit a toute sa part dans le commerce et les échanges entre les peuples
<i>Entwurf für Einleitung zu Thomas Carlyle, « Leben Schillers »</i>	1830	Papiers personnels (brouillon)	La <i>Weltliteratur</i> est la manifestation de l'accélération des relations entre des ensembles variés
<i>Entwurf für Einleitung zu Thomas Carlyle, « Leben Schillers »</i>	1830	Papiers personnels (brouillon)	L'une des caractéristiques de la <i>Weltliteratur</i> est la possibilité pour chaque nation d'apprendre à reconnaître au sein d'autres nations ce qui a un intérêt et ce qui est à éviter
<i>Brief an Boisserée</i>	1831	Correspondance personnelle	Les conséquences immédiates de la <i>Weltliteratur</i> se vérifient dans l'acte de traduction qui donne accès à une intelligibilité mutuelle et renouvelée des textes

[100] Les significations réelles du néologisme peuvent, dans cette logique, être comprises à partir d'un ensemble de déterminations pertinentes : les continuités sémantiques de la notion et le champ conceptuel dans lequel elle prend son sens, les structures de perception du monde social à partir desquelles Goethe émet des jugements et des pronostics, les changements dans la trajectoire et l'horizon d'attente de celui-ci qui livrent des indications sur la genèse sociale du néologisme. Sous ce rapport, la *Weltliteratur* apparaît comme le résultat d'un double processus : un processus « transnational » qui affecte différenciellement les écrivains allemands (la formation d'une culture littéraire propre à l'Allemagne et l'effondrement de l'universalisme culturel français) ; et un processus biographique (la reconnaissance littéraire de Goethe à l'étranger, l'élargissement extra-national de son capital social, sa contribution à la dynamique même des lettres allemandes) qui transforme sa perception de la production littéraire étrangère et sa manière de la nommer. La production de Goethe, et notamment ses derniers écrits, s'inscrit parallèlement dans une configuration changeante génératrice d'effets collectifs et individuels. Ce « régime d'historicité », dans lequel se définit la production culturelle allemande, structure durablement l'expérience et l'attente, les perceptions du temps historique et les projections vers l'avenir, des producteurs culturels. Les différents éléments de cette configuration sont à la fois structurels, sémantiques et cognitifs, et ils expliquent la profusion en Allemagne de bilans et de diagnostics destinés à stabiliser et à rationaliser un univers social et culturel qui, pour les contemporains, semble en perpétuelle transition<sup>39</sup>. La formulation du diagnostic goethéen s'explique en grande partie par

<sup>39</sup> Sur la sémantique des « temps de transition », voir Reinhart Koselleck, *Le Futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*, op. cit. Pour une analyse de la théorie des temporalités historiques chez

ces transformations générales, et les différentes occurrences du néologisme prennent leur sens à partir [101] des dilemmes propres à ce temps de transition. Loin de constituer une innovation sémantique sans précédents, la *Weltliteratur* renvoie ainsi à différentes continuités<sup>40</sup> :

– la généralisation d'une représentation processuelle de l'histoire transcendant des « histoires singulières », à partir de laquelle la mise en forme d'une histoire générale (« mondiale » ou « universelle ») et une définition du temps historique comme théodicée ont pu être formulées. Ces représentations de l'histoire, qui ont succédé aux exégèses théologiques ou philologiques relatives à des dates ou des faits isolés les uns des autres, se sont fixées dans le vocabulaire culturel des années 1750-1850. Le recours fréquent au concept de *Weltgeschichte* désigne ainsi une histoire processuelle portant sur des universaux (le « monde » ou l'« humanité ») dans une période où l'instabilité politique et où la sécularisation de l'activité historique ont engendré des questionnements relatifs aux manières d'élaborer une définition fiable du passé, du présent et de l'avenir. On doit cependant remarquer que, si le néologisme de Goethe se présente comme la transposition dans le domaine des relations littéraires et culturelles d'une notion (la *Weltgeschichte*) construite pour penser le continuum historique, la *Weltliteratur* pose de manière beaucoup moins circonspecte et exigeante qu'en histoire la probabilité d'un universalisme. Avec le développement de l'analyse historique, et l'historisation de savoirs spéculatifs comme la philosophie<sup>41</sup>, la *Weltliteratur* se définit comparativement comme une catégorie idéaliste : à [102] contre-courant d'une historiographie de plus en plus rétive au langage de l'universel et de la prophétie, elle postule sans le fonder méthodologiquement l'avènement d'un phénomène collectif dont l'explication n'est qu'esquissée. Plus fondamentalement, l'apparition dans le vocabulaire goethéen d'un néologisme désignant un ensemble transcendant de relations en formation, qui est en partie une transposition de l'*allgemeine Weltgeschichte*, est un indice de l'extériorité relative de Goethe aux débats spécialisés de l'historiographie renaissante en Allemagne. Alors que le rôle de « théoricien de la méthode historique » se formalise dès la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, Goethe apparaît davantage, sous ce rapport, comme un « penseur de l'histoire »<sup>42</sup>.

– la genèse d'une dissociation entre la production culturelle et les conditions de son développement, qui prend en partie l'aspect d'une relation antagonique entre dynamique politique et dynamique culturelle en Allemagne. Si la *Weltliteratur* traduit, selon la définition qu'en donne Goethe, une aspiration à la connaissance et à la reconnaissance mutuelles de la diversité culturelle, l'observation de cette diversité implique pour les contemporains une réflexion sur ses conditions réelles. Les digressions de Goethe autour de la notion de *Weltliteratur* portent de manière récurrente sur les différences d'harmonie et d'unité entre les

---

Koselleck, voir Jochen Hoock, « Histoire et événement : de la controverse méthodologique au débat théorique », *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, 1, 1992, pp.46 et s.

<sup>40</sup> Ces continuités, qui permettent d'expliquer la genèse sociale du néologisme, n'ont évidemment rien de commun avec son « origine », sa première formulation dont la paternité a pu être attribuée à C.M. Wieland, et dont la recherche s'inscrit dans la logique d'une *regressio ad infinitum*. Il s'agit ici, au contraire, de mettre en évidence des conditions de possibilité matérielles et cognitives. Voir Hans J. Weitz, « 'Weltliteratur' zuerst bei Wieland », *Arcadia*, 22, 1987, pp.206-208 ; Jann Philipp Reemtsma, « Wieland hat deutsche Weltliteratur gemacht », *Westfalen-Blatt*, 09/07/2008.

<sup>41</sup> Ulrich Johannes Schneider, « L'historicisation de l'enseignement de la philosophie dans les universités allemandes du XIX<sup>e</sup> siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 109, 1995, pp.29-40.

<sup>42</sup> Sur ce décalage des définitions de l'histoire, et plus généralement du rapport à l'histoire chez Goethe, voir Reinhart Koselleck, « Goethes Unzeitgemässe Geschichte », Collegium Budapest/Institute for Advanced Study, Public Lectures n°6, January 1994. Pour une analyse des théoriciens de l'histoire dans la période du *Sattelzeit*, voir en particulier Alexandre Escudier, « De Chladenius à Droysen : théorie et méthodologie de l'histoire de langue allemande (1750-1860) », *Annales HSS*, 4, 2003, pp.743-777.

littératures nationales. L'isolement des producteurs culturels en Allemagne, qui constituerait un obstacle à l'évolution et au renouvellement de la création artistique et littéraire, serait à la fois un effet de la faiblesse de la critique allemande, de l'absence de structures collectives d'échange, et de la division culturelle et politique d'un territoire dépourvu de centre réel. Alors que la France offre, selon Goethe, un exemple [103] d'unité culturelle nationale, les savants et les écrivains allemands peuvent trouver dans l'établissement d'une critique entre les nations une ressource nouvelle permettant de lutter contre leur isolement institutionnel et les conséquences négatives de l'idéal individualiste. C'est l'une des raisons pour lesquelles la notion goethéenne de *Weltliteratur* valorise la critique littéraire étrangère qui permet en partie d'échapper à une évolution politique ressentie comme un problème par tous les producteurs culturels allemands au début du XIX<sup>e</sup> siècle : la dissolution de l'organisation fédérative et la consolidation d'Etats territoriaux privés de rayonnement national, l'écart persistant entre une aspiration à l'unité culturelle et des fondations politiques et institutionnelles qui restent vulnérables et disséminées<sup>43</sup>.

– la redéfinition des tensions culturelles entre l'ancien et le nouveau, en partie liée aux stratégies de succession entre producteurs culturels et aux enjeux de reproduction du capital culturel « national », qui prend notamment la forme d'une polarité entre un héritage littéraire passé et à dépasser, et l'impératif de créer des formes littéraires ou de les renouveler. Cette polarité dépasse la seule opposition entre classique et romantique, qui circule à contretemps au sein des nations européennes dans lesquelles elle prend une signification ou une intensité chaque fois différente. Quelques-unes des définitions goethéennes de la *Weltliteratur* ont actualisé cette polarité qui est au fondement même de l'ambivalence de la notion<sup>44</sup>. La *Weltliteratur*, telle [104] que Goethe la conçoit, alterne en effet entre une disqualification de « l'ère des littératures nationales » et la valorisation de références littéraires fondamentales sur lesquelles doit s'édifier une ère littéraire nouvelle. L'esthétique grecque doit ainsi pouvoir s'imposer au sein de la *Weltliteratur* pour faciliter le jugement qualitatif et retrouver sous la diversité des littératures et des cultures des principes stables de création. Il n'est pas surprenant que Goethe ait défendu cette acception de la *Weltliteratur* : elle fonctionne comme une projection des convictions que l'auteur a tenté de promouvoir, au moins à partir des années 1800, au sein des lettres allemandes. La *Weltliteratur* prend aussi son sens par rapport à cette problématique héritée des années 1800 qui a engagé, parfois au sein des mêmes espaces (les revues *Athenaeum* ou *Die Horen* par exemple), différents auteurs (les frères Schlegel, Schiller, Novalis, Schleiermacher) à la recherche d'un modèle pour une culture nationale en formation, et d'un équilibre entre *Vollendung* et *Unendlichkeit*, c'est-à-dire entre un art statique et harmonieux et un art exposé au mouvement, au chaos et à l'étrangeté<sup>45</sup>. Cette tension entre l'ancien et le nouveau, entre les Anciens et les Modernes, qui est en partie

<sup>43</sup> Michael Werner, « 'Histoire littéraire' contre *Literaturgeschichte* : la genèse d'une vision historienne de la littérature en France et en Allemagne pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », *Genèses*, 14, 1994, pp.8 et s.

<sup>44</sup> Sur cette conjonction des opposés ou cette « contemporanéité du non contemporain » comme problème fondamental de l'histoire allemande et comme élément structurant du vocabulaire culturel dans le temps de transition vers la « modernité » (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles), voir Wolfgang Hardtwig, « Der Deutsche Weg in die Moderne : die Gleichzeitigkeit des Ungleichzeitigen als Grundproblem der deutschen Geschichte, 1789-1871 », *Nationalismus und Bürgerkultur in Deutschland, 1500-1914*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1994, pp.165-190. Cette polarité s'actualise dans des tensions biographiques – on le voit chez Goethe de plusieurs manières (en particulier dans ses *Conversations* et ses écrits bio-bibliographiques) – et elle est encore plus visible dans des configurations où elle devient un enjeu d'interprétation politique, voir François Hartog, « Chateaubriand : entre l'ancien et le nouveau régime d'historicité », *Régimes d'historicité : présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 2003, pp.77-107.

<sup>45</sup> Voir Fritz Strich, *Deutsche Klassik und Romantik, oder Vollendung und Unendlichkeit*, München, Meyer & Jessen, 1922.



transversale aux cultures européennes<sup>46</sup>, met en évidence la double orientation temporelle de la *Weltliteratur* : le néologisme capitalise des controverses passées, relatives à la *Bildung*, et amorce une projection vers l'avenir ; il est à la fois esquisse d'une synthèse et exercice d'anticipation. [105]

### L'art du pronostic historique

La lucidité ou la clairvoyance dont le travail de Goethe est rétrospectivement crédité par les études littéraires, que celles-ci se revendiquent du comparatisme ou de la germanistique, relève d'une interprétation doublement individualiste et finaliste qui tente de retrouver dans le développement ultérieur des échanges littéraires internationaux la confirmation d'un pronostic dont on ignore le plus souvent la genèse collective. Le néologisme de *Weltliteratur* ne constitue pas plus, sous ce rapport, une pure projection vers un avenir désirable qu'une synthèse intellectuelle totalement inédite. Il est au contraire le produit de la confrontation de Goethe à la transformation générale des représentations du temps historique propres au *Sattelzeit* – le temps de transition des années 1750-1850 – qui prennent acte, au moins à partir de la Révolution française et de l'émergence des nationalismes culturels en Europe, du caractère inédit de l'histoire moderne, et qui sont progressivement intégrées au travail savant, qu'il soit historiographique ou philosophique. On observe pour cette raison dans les œuvres de Goethe, entre les années 1780 et 1820, un changement dans l'appréciation des processus historiques où la référence au passé, malgré l'allégeance réitérée au classicisme grec, perd peu à peu sa fonction de fondement et de repère. La relativité historique et temporelle croissante des points de vue sur des phénomènes semblables, qu'il s'agisse d'une œuvre littéraire ou d'un événement historique, est ressaisie par Goethe comme une attestation supplémentaire du morcellement des expériences historiques et de la nouveauté des temps modernes. Au terme d'un processus de transformation des définitions du temps historique, Goethe peut ainsi constater que le passé, le présent et l'avenir sont de moins en moins coïncidents, et que les événements historiques, ce qui fait leur imprévisibilité, échappent à une explication totalisante, cyclique et réifiante : « *Pour les individus, l'expérience arrive toujours trop tard, pour les gouvernements et les peuples, elle n'est jamais présente. Ceci vient du fait que l'expérience vécue se présente concentrée en un point et que celle qui est à vivre s'étale sur des minutes, des heures, des années, voire des siècles* [106] *et que, par conséquent, le semblable ne nous apparaît jamais semblable, parce que dans un cas on ne voit que l'ensemble et dans l'autre que les parties isolées* »<sup>47</sup>. Si l'historiographie littéraire a pu voir dans la formulation goethéenne d'un point de vue collectif une création individuelle, une authentique anticipation de précurseur, c'est sans doute parce qu'elle est apparue sous la forme neuve et originale d'un néologisme et d'un constat renforcé par des descriptions. La *Weltliteratur*, comme néologisme, échappe en effet à une tendance ordinaire de l'exercice prophétique qui consiste à attribuer au temps lui-même les propriétés du processus qu'il s'agit de décrire<sup>48</sup>, et elle se distingue pour cette raison de toutes les tautologies contemporaines et des constats les mieux partagés sur le cours de l'histoire. Goethe a pu ainsi évoquer une accélération des relations de différents types (marchands ou culturels) entre nations étrangères<sup>49</sup>. Mais le pronostic goethéen repose surtout sur une amplification de tendances observables qui possède l'apparente clairvoyance d'une formulation anticipatrice et qui a l'avantage de s'en tenir au flou et à la prudence de l'hypothèse : « *Il est possible de prédire ce qui*

<sup>46</sup> Sur la trajectoire de ces « couples conceptuels » dans les cultures de l'Occident européen, voir Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, pp.46 et s.

<sup>47</sup> *Briefwechsel zwischen Goethe und Reinhard*, Wiesbaden, Insel, 1957, p.246, cité dans Reinhart Koselleck, « *Historia magistra vitae*: de la dissolution du 'topos' dans l'histoire moderne en mouvement », *Le Futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*, op. cit., p.49.

<sup>48</sup> Sur cette interprétation courante qui fait du temps un phénomène autonome, voir Norbert Elias, *Du temps*, Paris, Pocket, 1999, pp.92 et s.

<sup>49</sup> On sait que cette description des formes matérielles des échanges intellectuels a été énoncée ultérieurement sous le concept de *Weltliteratur* par Engels et Marx : *Manifest der Kommunistischen Partei*, in Karl Marx, Friedrich Engels, *Werke*, Bd.4, Berlin, Dietz, 1974, p.466. Sur les différences de signification entre *Weltmarkt* et *Weltliteratur*, voir Joseph Jurt, « Traduction et transfert culturel », in Christine Lombez, Rotraud von Kulessa (dir.), *De la traduction et des transferts culturels*, Actes du IV<sup>e</sup> Congrès de l'Association des Franco-Romanistes Allemands, Paris, L'Harmattan, 2007, pp.93-96.

va arriver, affirmait un célèbre contemporain de Goethe, sous réserve de ne pas vouloir prophétiser chaque chose en détail »<sup>50</sup>.

Si les relectures des origines de la « littérature mondiale », de la « littérature universelle », ou de la « littérature comparée » trouvent leurs sources, parmi d'autres références disponibles, dans les différentes interprétations de contenu de *Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens* (*Conversations avec Eckermann*) (1836-1848), elles donnent au prix de nombreuses simplifications une définition substantielle de l'universalité littéraire. Celle-ci tend à réduire à un schème interprétatif univoque un ensemble de points de vue coexistants ou concurrents sur l'universalisme littéraire que les *Conversations avec Eckermann* [107] et les derniers écrits critiques de Goethe ont contribué à intégrer et à renouveler en leur donnant une signification plus générale. Du point de vue d'une histoire centrée sur les entreprises de construction narrative de la nation et le travail de légitimation des langues littéraires nationales aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles<sup>51</sup>, ce sont les rapports de force entre des groupes porteurs de ressources différenciées (linguistiques et littéraires) qui expliquent l'avènement d'une nouvelle représentation des échanges culturels transnationaux et l'affirmation d'un nouvel universalisme littéraire. Si l'on accorde une attention à l'histoire de ces représentations et de cette affirmation, on peut voir dans les *Conversations*, notamment dans les passages relatifs à l'héritage culturel allemand et à la *Weltliteratur*, une prise de distance avec l'entreprise collective de formation et de formalisation d'une culture « nationale » en Allemagne. Initié par Lessing (*Hamburgische Dramaturgie*, 1767-1769), Herder (*Volkslieder*, 1778-1779, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, 1784-1791), et Klopstock (*Die deutsche Gelehrtenrepublik*, 1774), le renversement de la domination de l'universalisme français par un nouvel universalisme fondé sur la valorisation des traditions populaires nationales, est progressivement reformulé par Goethe comme un héritage à dépasser. L'œuvre polémique de ces auteurs est à la fois présentée dans la production goethéenne, à partir des années 1800, comme le résultat de conditions politiques particulières (division religieuse et fragmentation étatique de l'Allemagne), et comme un état des controverses sur la culture nationale subverti par des entreprises successives de renouvellement théorique, en particulier celles qu'accomplissent Schiller (*Was heisst und zu welchem Ende studiert man Universalgeschichte ?*, 1789) puis Friedrich Schlegel (*Geschichte der alten und neuen Literatur*, 1812). Bien qu'ils représentent un ensemble de positions apparemment homogènes succédant au temps des recollections d'écrits populaires et aux tentatives de [108] description des mœurs nationales — à l'exemple des recueils de Macpherson (*Fragments of Ancient Poetry, The Poems of Ossian*, 1760) ou des lettres satiriques de Goldsmith (*The Citizen of the World*, 1762) illustrant la diversité des enracinements culturels nationaux —, les travaux des frères Schlegel, de Schiller et Goethe s'analysent comme des points de vue partiellement opposés sur le nouvel « universalisme allemand » qui répondent, dès les années 1800, à des appropriations différenciées d'un mode de classement émergent (*klassisch/romantisch ; antik/modern*) des œuvres littéraires. C'est aussi à travers une comparaison spontanée avec les pays voisins, notamment avec la France, que se façonne le sentiment partagé d'une incomplétude de la littérature allemande et de l'inachèvement de son parcours vers la

<sup>50</sup> Lorenz von Stein, *Geschichte der sozialen Bewegung in Frankreich von 1789 bis auf unsere Tage*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1959, Heft 3, p.194 [1<sup>ère</sup> éd. 1850], cité dans Reinhart Koselleck, « Le pronostic historique dans l'ouvrage de Lorenz von Stein sur la Constitution prussienne », *Le Futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*, op. cit., p.81.

<sup>51</sup> Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999, pp.179-226 ; Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, Paris, Seuil coll. Points-Histoire, 2001, pp.29-158.

modernité<sup>52</sup>. Néanmoins, l'ensemble de ce processus transnational illustre l'abaissement de la domination des lettres françaises, qui est inséparablement, au moins jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une domination de la langue française<sup>53</sup>, au profit d'universalismes nationaux qui trouvent dans des ressources culturelles nationales un instrument d'opposition et d'affirmation dans l'espace européen. Les différentes définitions de la *Weltliteratur* ont intégré cette transformation qui est présentée par Goethe comme la condition première des échanges culturels entre les nations. La formation d'une culture propre à l'Allemagne apparaît dans cette mesure comme un processus qui engendre des possibilités nouvelles d'échange. C'est la raison pour laquelle la *Weltliteratur* prend en partie son sens par rapport au concept de [109] *Bildung* qui lui est bien antérieur<sup>54</sup> et qui, malgré la diversité de ses emplois et de ses significations, a permis de caractériser une dynamique propre à la culture allemande. Si la *Bildung* est devenue, au seuil du XIX<sup>e</sup> siècle, un concept fondamental du vocabulaire culturel et savant, c'est en particulier parce qu'elle a condensé un grand nombre de débats sur l'avènement d'une nouvelle formation culturelle<sup>55</sup>. Les enjeux de définition de la *Bildung*, dans la mesure où ils ont à voir avec la construction de l'Etat, ont engagé des groupes concurrents et des schèmes idéologiques opposés couvrant l'espace complet des possibles politiques. Le rayonnement de la *Bildung* s'explique ainsi par la polarisation polémique de débats (sur la religion, la « nature » des Etats, l'esthétique et la création culturelle) au sein desquels elle a assumé une fonction résolutive<sup>56</sup>. Il n'est donc pas étonnant que les réponses les plus abstraites auxquelles ces débats ont donné naissance, aient été régulièrement mobilisées au cours du XIX<sup>e</sup> siècle pour penser des processus de changement et réfléchir sur des [110] transitions de long terme. Ce répertoire qui met en relation des thèmes (l'étranger, la culture, la traduction, l'antiquité) et des hypothèses (sur la réflexivité savante, sur l'apprentissage et le travail de construction de soi, sur l'articulation de l'individu aux formes et aux groupements sociaux, sur le rapport entre passé et présent,) est réinvesti par Goethe dans les années 1800<sup>57</sup>, puis au moment où, au terme d'un cycle de consécration internationale,

---

<sup>52</sup> Même si ces oppositions entre des options « modernes » ou « classiques » renvoient aussi à des débats et des tendances internes aux lettres allemandes, voir par exemple Wilfried Barner, « Die Erfahrung des Mangels als Impuls zur Modernität bei Schiller », in Walter Hinderer (Hrsg.), *Friedrich Schiller und der Weg in die Moderne*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2006, pp.67-81.

<sup>53</sup> Malgré le caractère discutable de certains développements, voir Louis Réau, *L'Europe française au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 1971, pp.19-71.

<sup>54</sup> De ce point de vue, la *Weltliteratur*, en tant que catégorie sémantique, n'a de sens que relationnellement et historiquement : elle est précédée par une histoire conceptuelle et s'inscrit dans une généalogie sémantique qu'elle contribue à réactualiser.

<sup>55</sup> Rudolf Vierhaus, « Bildung », in Otto Brunner, Werner Conze, Reinhart Koselleck (Hrsg.), *Geschichtliche Grundbegriffe : Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, op. cit., Bd.1, 1972, pp.508-551; Antoine Berman, « La *Bildung* et l'exigence de la traduction », *L'épreuve de l'étranger : culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984, pp.72-86 ; Wilhelm Vosskamp, « La *Bildung* dans la tradition de la pensée utopique », in Michel Espagne, Michael Werner (dir.), *Philologiques I : contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1990, pp.43-54 ; Michel Espagne, « Bildung, Kultur, Zivilisation », in Barbara Cassin (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris, Seuil/Le Robert, 2004, pp. 195-205 ; d'une manière plus générale sur la formation, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, des représentations et des catégories relatives à l'« idéal du goût » en Allemagne, voir Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973, pp.11-51.

<sup>56</sup> Sur la construction de la *Bildung* comme métaconcept politique (*politischer Metabegriff*) autour duquel s'affrontent des groupements différenciés qui s'investissent dans la politique, les lettres et les arts, voir Reinhart Koselleck, « Zur anthropologischen und semantischen Struktur der Bildung », *Begriffsgeschichten : Studien zur Semantik und Pragmatik des politischen und sozialen Sprache*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2006, pp.127 et s.

<sup>57</sup> On le voit aux suites qu'il donne aux *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, et dans différents textes où il prend directement comme sujet de réflexion la notion de *Bildung* ; voir Reinhart Koselleck, « Zur anthropologischen... », *Ibid.*, p.112.

il entreprend un retour sur soi. La permanence du champ sémantique de la *Bildung*, au sein duquel sont pensés les fondements d'une *Weltliteratur*, est attestée par le recours récurrent de Goethe à ce concept jusque dans le début des années 1830. Un texte daté de 1831, intitulé « *Epochen geselliger Bildung* » (les époques de la formation socialisante), apparemment destiné à un discours officiel, a par exemple énoncé les conditions pratiques du développement des échanges culturels en prenant pour objet l'évolution historique de l'activité des « gens cultivés », et en décrivant le passage d'une « époque idyllique », fondée sur la préservation de la langue maternelle et l'autarcie des cercles cultivés, puis d'une « époque civique » où les langues étrangères sont seulement tolérées, à une « époque de généralisation » caractérisée par la rencontre de cercles cultivés qui n'abandonnent pas pour autant leurs différences et leurs identités propres. Cette esquisse d'une histoire des sociabilités culturelles s'achève sur la description d'une « époque universelle » en gestation. Semblable à l'idéal de la *Weltliteratur*, elle implique la nécessité d'une mise en équivalence des littératures étrangères et leur participation au service d'un monde d'idées en circulation<sup>58</sup>. Contrairement à ce que suppose l'interprétation dominante qui a fait de la formule goethéenne la description canonique d'un « processus objectif », ces définitions [111] de la *Weltliteratur* sont l'un des éléments d'une réflexivité biographique où la médiation de l'étranger tient un rôle central. D'une manière analogue à la *Bildung*, la *Weltliteratur* met en évidence le rôle créateur de l'étranger dans la formation d'une culture qui devient une culture propre en se réfléchissant dans la culture de l'étranger. Cet intérêt pour les cultures et les littératures étrangères relève à la fois de problématiques héritées, relatives à la formalisation de la *Bildung*, et d'une évolution biographique qui incline Goethe à voir dans la connaissance et la reconnaissance de l'étranger la source de profits individuels et collectifs. Cette réflexivité biographique n'a rien d'un point de vue lucide sur l'évolution des échanges culturels : elle s'analyse plutôt comme la rationalisation d'un point de vue situé qui implique un travail d'abstraction ou d'extrapolation sur des « événements » biographiques et bibliographiques<sup>59</sup>. Les ressources de ce travail de généralisation, issues du répertoire de la *Bildung*, permettent de fonder et de justifier théoriquement une expérience pratique de la notoriété et de la consécration littéraires. C'est ce que montre notamment, au sein des *Conversations*, la référence à Kant qui aurait défini les limites et les principes du pensable pour les lettrés, en ouvrant la possibilité de penser rationnellement l'histoire humaine – c'est du moins la portée très générale que les contemporains accordent à l'*Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolite* –, et en tentant de circonscrire le rôle de la culture, de l'éducation et de la science dans une histoire anthropologique conçue comme procès et comme progrès<sup>60</sup>.

On sait combien le fait de traduire et d'être traduit, de commenter et d'être commenté sur un marché transnational, [112] permet une accumulation de ressources et engage des transformations dans les représentations de soi. La consécration transnationale, sous l'effet de la traduction et de la circulation des œuvres, qui accrédite les investissements consentis et redéfinit plus ou moins profondément les pratiques et les croyances des auteurs consacrés, agit sur leurs trajectoires créatives d'une manière chaque fois différente, en fonction des positions (nationales et transnationales) auxquelles ils accèdent, de leurs ambitions ou de leurs

<sup>58</sup> Citation complète et commentaire de ce texte dans Fritz Strich, *Goethe und die Weltliteratur*, Bern, A. Francke, 1946, pp.66-67.

<sup>59</sup> Sur les formes de la réflexivité littéraire et les limites de la lucidité théorique et pratique des écrivains, voir Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, op. cit., pp.337-346.

<sup>60</sup> *Conversations de Goethe pendant les premières années de sa vie, recueillies par Eckermann*, trad. Emile Délerot, Introd. de M. Sainte-Beuve, Paris, Charpentier, 1863, Tome I p.216, Tome II p.145. Emmanuel Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, précédé de Michel Foucault, *Introduction à l'« Anthropologie »*, Paris, Vrin, 2008, pp.255 et s.

attentes, et des spécificités des espaces dans lesquels ils sont engagés<sup>61</sup>. La reconstruction des relations de Goethe aux littératures étrangères et aux lettres allemandes montre que la *Weltliteratur* est davantage le marqueur sémantique d'une trajectoire de consécration qu'une simple vue prospective sur les échanges littéraires européens. Les occurrences de la *Weltliteratur* confirment cette proximité du néologisme à des considérations biographiques qui renvoient toutes, sous des modalités différentes (anecdotes, rappels allusifs, comptes-rendus de lecture, méditations historiques ou théoriques), à un processus de reconnaissance internationale. La *Weltliteratur* permet également de totaliser les différentes « étapes » d'une trajectoire pensée comme un effet parmi d'autres d'une transformation plus large et plus complexe. C'est donc en grande partie dans les continuités et les discontinuités d'une biographie individuelle que la formule goethéenne trouve son fondement et ses significations. Elle catégorise un rapport singulier au monde des lettres en resituant ce rapport dans une évolution générale. Les principaux développements que Goethe consacre à la *Weltliteratur* sont d'abord prélevés sur une expérience pratique du monde littéraire qui sert de matériau à une opération d'extrapolation et de théorisation qui n'est ni systématique ni complètement maîtrisée. L'entour narratif et argumentatif du néologisme souligne l'importance de processus – le renversement de l'universalisme français, la naissance des littératures nationales, [113] l'affirmation de pôles de médiation transnationale – qui s'actualisent concrètement dans les représentations de Goethe (perceptions de soi et du monde littéraire) et dans sa relation à un univers en pleine recomposition. En témoignent l'internationalisation de son réseau, sa réception (traduction, critique) au sein des principales capitales européennes où se codifie la « modernité littéraire », la fréquence des références aux littératures étrangères dans ses propres textes, et la prise en compte de changements structurels propres au monde des lettres (l'émergence d'intermédiaires transnationaux et d'une critique spécialisée dans le commentaire d'œuvres étrangères, la construction transfrontière de « modèles » ou de « genres » littéraires, le rayonnement croissant de certaines « provinces » littéraires). C'est sans doute dans les transformations qui interviennent au début des années 1800 qu'il faut trouver chez Goethe les raisons d'un intérêt spécifique pour des productions extra-nationales. La médiation de l'étranger devient, en fait, un recours et un secours indispensables dans une période où Goethe est contraint à l'*exit*. La radicalisation des forces novatrices au sein des lettres allemandes, qui prend alors la forme d'une critique de l'héritage culturel « antique », a en effet dévalorisé, pour un temps, les stratégies défendues par Goethe (un partage équilibré entre classicisme et modernité, la recherche d'une position arbitrale dans le monde des lettres). D'autre part, la disparition de Schiller en 1805, l'un des appuis les plus conséquents de Goethe en Allemagne, semble avoir eu des effets directs sur ses investissements ultérieurs. Cet « événement biographique », marqué par une position temporaire de repli et d'isolement, s'explique structurellement par l'importance des complicités interpersonnelles dans la « société intellectuelle » allemande, où les solidarités affectives sont un contrepoids presque nécessaire à l'absence d'institutions « nationales » et à la condition quasi anomique des écrivains<sup>62</sup>. La redéfinition du [114] « projet » goethéen coïncide avec cette dynamique : elle aboutit concrètement à une

---

<sup>61</sup> Voir en particulier Riccardo Bonavita, « Traduire pour créer une nouvelle position : la trajectoire de Franco Fortini, d'Eluard à Brecht », *Etudes de lettres*, 1-2, 2006, pp.277-291.

<sup>62</sup> Si l'on excepte les formes de sociabilité intellectuelle, universitaire ou étudiante qui émergent, sous l'effet des radicalisations nationales des années 1810, avec des groupements de type associatif dont les *Burschenschaften* sont un exemple particulier : Gilbert Krebs, « Le rôle politique des universités allemandes entre 1815 et 1848 », in Françoise Knopper, Gilbert Merlio (dir.), *Naissance et évolution du libéralisme allemand (1806-1849)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1995, pp.167-193 ; Christophe Charle, *Les intellectuels en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle : essai d'histoire comparée*, Paris, Seuil, 2001, pp.132 et s.

recomposition de ses relations sociales et à un déplacement de ses recherches. L'évolution de la structure de son réseau international, repérable à travers sa correspondance<sup>63</sup>, montre la proximité croissante de Goethe aux pôles de consécration français (Paris), britannique (Londres, Edimbourg), italien (Milan) et russe (Saint-Petersbourg) au sein desquels il entretient essentiellement des relations avec des écrivains, des traducteurs, des artistes, des hommes politiques, des éditeurs ou des libraires, et beaucoup plus rarement – ce qui confirme l'existence d'une orientation et d'une hiérarchisation pratiques de ces relations – avec des négociants, des banquiers ou des juristes. Parallèlement, les écrits qu'il consacre aux littératures étrangères à partir des années 1810 réservent une place importante, sans doute autant qu'aux « classiques » (Shakespeare ou Sophocle), aux intermédiaires internationaux (traducteurs, critiques et préfaciers d'œuvres étrangères). Ceux-ci ne sont pas perçus comme un groupe anonyme. Le sens de leur mission est au contraire évoqué à travers les noms et les entreprises collectives (revues et sociétés littéraires) qui ont imposé l'œuvre de Goethe en Europe : l'*Eco* de Milan, l'*Edinburgh Review*, Thomas [115] Carlyle ou Jean-Jacques Ampère. L'interprétation des rapports entre « cultures nationales » participe aussi de cette propension à se projeter dans des littératures étrangères et à en justifier l'usage. Dans la ligne du travail d'élaboration de la *Bildung*, cette interprétation s'est présentée dans les textes de Goethe sous la forme d'une réflexion sur la traduction ou, plus précisément, d'une lecture processuelle de l'opération de traduction. Avant d'aborder dans ses articles de *Über Kunst und Altertum* la question de la fonction des langues dans la médiation des littératures, ou d'envisager le problème pratique des « traductions littérales », le *West-östlicher Divan* édité par Goethe en 1819 a dégagé une définition idéale de la traduction comme mission d'intégration intellectuelle des littératures nationales : à une époque « parodique » de la traduction marquée par des appropriations intéressées de l'« esprit étranger », succéderait une époque où la traduction d'une œuvre serait suffisamment « identique à l'original » pour « en tenir lieu » sans chercher à en « donner une idée » plus ou moins fidèle<sup>64</sup>. On peut voir dans cette interprétation des différents « stades » de la traduction, une mise en forme théorique du travail des intermédiaires et une rationalisation neutralisatrice des conséquences négatives de ce travail (dénaturation et réappropriation idéologique des œuvres traduites) dans une période où il devient un problème à part entière : un instrument controversé de construction de la notoriété au service des « universalismes nationaux » ou, plus exactement, au service des luttes pour l'universalisation des littératures nationales. On peut y voir aussi l'une des contributions à la réflexion sur les conditions d'une reconnaissance mutuelle et d'une fécondation réciproque des talents dans l'univers des lettres au XIX<sup>e</sup> siècle, qui culminera avec la notion de *Weltliteratur*<sup>65</sup>. La succession de ces ébauches d'une [116] définition des échanges littéraires transnationaux n'explique pas à elle seule la genèse de la formule goethéenne. Celle-ci n'est pas l'aboutissement d'un « travail herméneutique » dont la logique

---

<sup>63</sup> Wolfgang Albrecht, « La correspondance européenne de Goethe après 1800 : stimulations réciproques et échanges culturels », in Jean-Marie Valentin (dir.), *Johann Wolfgang Goethe : l'un, l'autre et le tout*, Paris, Klincksieck, 2000, pp.65-78. Bien que le nombre de lettres adressées à l'étranger soit très inférieur au nombre de lettres destinées à des correspondants du Saint-Empire, des Etats patrimoniaux autrichiens et de Suisse, la structure de cette correspondance livre des informations essentielles pour comprendre l'orientation de Goethe dans un espace littéraire européen en transformation ; elle confirme l'attraction de Goethe vers certains pôles de consécration : Paris totalise plus de 17% de sa correspondance étrangère, autant que Londres, Milan et Saint-Petersbourg.

<sup>64</sup> *Œuvres*, Tome I : Poésies diverses, Pensées, Divan Oriental-Occidental, Paris, Hachette, 1861, pp.734-737.

<sup>65</sup> On pourrait entreprendre dans cette direction une analyse systématique des réflexions sur la traduction dans l'œuvre de Goethe ; elle aurait l'intérêt de montrer la détermination de ces définitions du travail de traduction par des contextes spécifiques (politiques, épistolaires), des intérêts biographiques, et des transformations nationales et transnationales.

reposerait sur un enchaînement d'idées, de réflexions ou de projets. Elle recouvre au contraire un « travail biographique » – un cycle d'accumulation de capital (relationnel, culturel, symbolique) – réfléchissant ses propres conditions de possibilité.

### Un universalisme situé

Si la *Weltliteratur* est inséparablement la traduction d'un point de vue réflexif sur les échanges littéraires européens et l'actualisation, sous la forme d'un néologisme, d'une sémantique disponible, quelques-uns de ses usages dans les derniers écrits de Goethe montrent qu'elle est aussi mobilisée au sein d'un travail de classement et de hiérarchisation des productions littéraires. Ce travail de classement n'est pas dominé par un idéal irénique, ni par une définition pacifiée et universaliste des échanges littéraires. Les mises en forme élaborées par Goethe reposent davantage sur des principes de vision et de division du monde littéraire qui n'ont rien d'une vue « compréhensive ». Comme toutes les variantes de l'universalisme littéraire, la *Weltliteratur* est d'abord la rationalisation d'un système d'enjeux et d'intérêts. Elle suppose une dénégation des implications sociales d'un point de vue, situé dans l'espace et dans le temps, portant sur la structure des échanges littéraires. C'est la raison pour laquelle l'ensemble des références (textes, auteurs, traductions, traducteurs, passeurs, préfaces) que désigne la *Weltliteratur* doivent bien plus leur intégration au sein de ce label à la valeur d'usage et aux usages potentiels qu'elles renferment qu'à une sorte d'universalité dont elles seraient l'incarnation. Sous ce rapport, la *Weltliteratur* n'est pas l'équivalent d'une vision d'ensemble désintéressée et impersonnelle. Elle est au contraire une catégorie qui essentialise, divise, hiérarchise les œuvres littéraires, en justifiant l'existence ou en appelant à l'existence des auteurs, des genres, des groupes [117] ou des traditions. Ce travail d'objectivation symbolique prend son sens dans une structure d'échanges littéraires et de circulation des œuvres – au sein de laquelle Goethe occupe une position de « grand intermédiaire » – qui renforce, au profit d'une « aristocratie culturelle », la concentration et l'accumulation de ressources matérielles et cognitives inégalement distribuées<sup>66</sup>. L'opération de classement des productions littéraires sous le label de la *Weltliteratur* réalise ainsi une attribution ou un transfert de valeur qui s'inscrit plus largement dans un système de rapports de force nationaux et transnationaux. Loin de se résumer à un regard prospectif ou perspectif, détaché des conditions réelles de l'activité littéraire, la représentation goethéenne est aussi une justification des rapports de force culturels (linguistiques, littéraires, artistiques, etc.) entre des ensembles inégaux. L'originalité, l'arbitraire, l'orientation de cette représentation sont en partie le fait d'une expérience pratique du monde des lettres. On ne peut comprendre ce travail de classement des œuvres littéraires qu'en restituant le rapport théorique et pratique de Goethe aux œuvres intégrées ou écartées de ses propres classements. Ses derniers écrits, qui donnent un certain nombre d'indications sur le classement mis en œuvre, sur les limites de connaissance et sur les présupposés qu'il dissimule<sup>67</sup>, mettent en évidence un principe fondamental de jugement et de hiérarchisation. L'opération qui consiste à élever des œuvres littéraires au statut d'œuvres universelles s'attache en priorité à des textes qui, au sein des cultures traditionnellement dominantes en Europe, comme la culture « classique » française,

---

<sup>66</sup> Sur les formes et les fonctions de la circulation internationale des œuvres littéraires au XIX<sup>e</sup> siècle, voir Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, op. cit. pp.110 et s.

<sup>67</sup> Le travail de commentaire théorique ou esthétique fonctionne ici comme un parti pris, comme une projection subjective, et se présente rétrospectivement à l'analyste comme « un système de vues et de bévues », voir Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon, Jean-Claude Passeron, *Le Métier de sociologue : préalables épistémologiques*, op. cit., pp.107-109.

témoignent d'une ouverture (citation, emprunt, imitation) sur l'étranger, notamment sur les lettres allemandes. [118] Une large part du travail de relecture, de citation, de qualification dans lequel Goethe s'engage à partir des années 1810, s'inscrit dans une transformation propre aux littératures européennes : le renversement de la domination linguistique et littéraire française par un nouvel universalisme fondé sur la valorisation et la reconnaissance mutuelle de spécificités nationales. Ces ensembles nationaux en formation sont, en particulier au moment des guerres napoléoniennes, travaillés par une dynamique paradoxale : l'affirmation de velléités patriotiques et l'attraction de forces centrifuges vers les grandes capitales culturelles européennes. Les mises en forme proposées par Goethe qui visent à rationaliser cette transformation présentent le déclin de la domination linguistique et culturelle française comme une évolution positive, et elles annoncent à travers quelques œuvres « modernes » ou « romantiques » publiées en France, une nouvelle ère d'échanges culturels participant à la reconnaissance réciproque des différences nationales. La disqualification d'un modèle culturel dominant, autrefois incarné par la « culture classique » française, s'inscrit aussi dans ce processus de transformation. L'emprise de cet enjeu d'évaluation explique l'abondance de commentaires, dans les écrits biographiques et bio-bibliographiques de Goethe, portant sur des œuvres, des traductions ou des genres circulant au sein des espaces (villes et capitales) de consécration d'une nouvelle « modernité littéraire ». Le partage implicite entre les œuvres interprétées ou occultées, entre des tendances perçues ou inaperçues, prend son sens à travers cet universalisme de réaction qui borne l'intérêt social de l'interprète à un ensemble restreint de productions présentant des propriétés communes : une alternative formelle aux contraintes de la composition classique, la mise en jeu de thèmes et de thèses nouveaux (les mœurs populaires ou les révoltes politiques), la révision de formats hérités de l'« ancien régime littéraire » comme le roman, et l'aptitude à recréer et à réinventer à partir des innovations de l'étranger. Les présupposés sur lesquels repose cette opération de sélection sont le plus souvent évoqués dans les textes de Goethe sous une forme qui les rend méconnaissables. L'appréciation des qualités [119] internes des œuvres, de la personnalité de leurs auteurs, ou des tendances de plus ou moins long terme dans lesquelles s'inscrivent ces auteurs et ces œuvres, élude la question des profits associés au travail d'interprétation. La concrétisation de transactions, la création de valeur(s), la conquête ou le renforcement de positions que recouvre le travail de commentaire d'un grand intermédiaire comme Goethe, sont généralement neutralisés par le récit qu'en donnent les intéressés. Ces phénomènes sont d'ordinaire évoqués sur le double registre du jugement esthétique sur les mérites littéraires des œuvres commentées et du compte-rendu sur l'actualité de la « république des lettres » (échanges épistolaires, voyages, rencontres, controverses, lectures croisées, etc.)<sup>68</sup>. L'occultation des intérêts et des transactions liés à l'activité des intermédiaires transnationaux s'opère, au sein des commentaires et des relectures qu'ils mettent en circulation, à travers une conversion des rapports de force en rapports de sens qui aboutit à des sophistications terminologiques dont la *Weltliteratur* est une illustration<sup>69</sup>.

---

<sup>68</sup> Avant sa transformation sous l'effet d'un processus d'autonomisation, la « république des lettres », qui se construit là encore à travers une rhétorique et une sémantique particulières, fonctionne davantage comme une « aristocratie culturelle » structurée par des proximités et des appartenances sociales, et parfois même familiales, plutôt que par des compétences validées par et pour des groupes professionnalisés (éditeurs, traducteurs, etc.), voir Françoise Waquet, « Qu'est-ce que la République des Lettres ? Essai de sémantique historique », *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, 147, 1989, pp.473-502 ; Christophe Charle, *Les intellectuels en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle : essai d'histoire comparée*, op. cit., pp.81 et s. ; sur l'ambiguïté de la notion de « République des Lettres », voir Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, op. cit., pp.287-288.

<sup>69</sup> Sur ces opérations courantes de domestication symbolique des implications sociales du discours intellectuel, voir Anna Boschetti, *Sartre et 'Les Temps Modernes' : une entreprise intellectuelle*, Paris, Minuit, 1985, pp.118 et s.



Il est possible de ressaisir les implications sociales de ce travail de classement en traitant des objets (œuvres, auteurs, genres, revues, etc.) sur lesquels il exerce une action. Le « roman historique », abondamment commenté par Goethe, et présenté comme un phénomène littéraire caractéristique de la [120] *Weltliteratur*, constitue à partir des années 1810 un enjeu suffisamment central dans l'univers des lettres pour engager une réflexion sur les conditions et les effets des classements mis en œuvre par un grand médiateur transnational. Dans les textes de Goethe, l'appréciation du roman historique renvoie à une double lecture qui s'explique par un rapport pratique aux œuvres commentées. Goethe distingue en effet un ensemble d'œuvres constituant des modèles ou des références au service d'un « genre »<sup>70</sup> identifié à des auteurs renommés (Walter Scott et Alessandro Manzoni), et un autre ensemble de textes, considérés comme des variantes ou des succédanés, dont l'existence témoigne d'un phénomène de circulation du genre. L'intérêt de Goethe pour le roman historique est motivé par les relations qu'il entretient, comme simple correspondant ou comme « passeur », avec les auteurs qui s'imposent ou qu'il impose comme les principaux représentants d'un genre à travers lequel s'accomplit une sortie du « classicisme » littéraire. La mobilisation publique de Goethe en faveur d'œuvres labellisées « roman historique » est généralement circonscrite par une relation d'affinité avec les auteurs qui, le plus souvent, prend la forme d'une relation épistolaire. C'est notamment l'absence de division du travail transnational de consécration, c'est-à-dire la possibilité de cumuler plusieurs positions et plusieurs missions (critique, traduction, préface, adaptation, création) au cours du cycle de consécration d'une œuvre ou d'un auteur, qui permet d'expliquer la circularité des relations entre auteurs et critiques ou [121] entre créateurs et médiateurs, et le sentiment que partagent ces différents acteurs d'appartenir à une même « société intellectuelle » – ce que Goethe nomme, dans l'une de ses tentatives de définition d'un modèle d'échange universel, un « cercle d'hommes cultivés » (« Kreise gebildeter Menschen »)<sup>71</sup>. Le rapport à Walter Scott, avec lequel Goethe entretient une correspondance épisodique à partir de 1827<sup>72</sup>, s'apparente, dans cette même logique, à une relation de services entre auteurs consacrés. Le dialogue engagé par Walter Scott en 1827 a pour fonction non seulement de faire valoir auprès de Goethe, en qui il voit une « figure de l'Europe grandement respectée », un ancien engagement au service de sa notoriété (la traduction en anglais de *Goetz von Berlichingen* en 1799), mais aussi de lui signaler la disponibilité de sa « maison » d'Abbotsford et de lui assurer les meilleurs contacts littéraires en Angleterre et en Ecosse. Comme dans tous les espaces reposant sur des logiques mondaines de regroupement, c'est sur le principe de ces libéralités que s'établit, dans les premiers commentaires que Goethe livre à propos du roman historique scottien, le travail de la reconnaissance. Certains romans historiques de Walter Scott, comme *Waverley* ou *Ivanhoe*,

---

<sup>70</sup> D'un point de vue sociologique, un « genre » littéraire s'apparente moins à un ensemble d'œuvres présentant des caractères communs qu'à un travail social de totalisation et d'homogénéisation d'un ensemble de productions rassemblées sous une catégorie spécifique. Les affinités de contenu et de style entre des œuvres issues de réseaux (académiques, littéraires, etc.) et d'espaces (locaux, nationaux, transnationaux) différents ne doivent rien au hasard ; elles relèvent d'une construction sociale qui prend son sens dans un système d'échanges, d'intérêts et de transactions. Sur la production sociale des genres, leurs usages et leur hiérarchisation, voir Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, op. cit., pp.165 et s. ; Anna Boschetti, *La poésie partout : Apollinaire, homme-époque (1898-1918)*, op. cit., pp.247 et s.

<sup>71</sup> Ce thème connaît des développements dans ses tout derniers écrits, pour la plupart non publiés de son vivant, voir *Goethe's Nachgelassene Werke*, Bd. 9, Stuttgart / Tübingen, J.G. Cotta'schen Buchhandlung, 1833, pp.132 et s.

<sup>72</sup> C'est-à-dire bien après la consécration du romancier écossais dont l'œuvre est lue, discutée, sinon célébrée, au sein des principales capitales littéraires européennes dès le milieu des années 1810, avec la publication des *Waverley Novels*. Voir *Conversations de Goethe pendant les premières années de sa vie, recueillies par Eckermann*, op. cit., Tome I, pp.383 et s.

sont d'emblée classés parmi les chefs-d'œuvre de la littérature mondiale<sup>73</sup> : ils répondent à une dynamique nécessaire – le retrait du classicisme – en présentant un art nouveau fondé sur des lois propres, et ils offrent la particularité de pouvoir être appréciés en Europe alors qu'ils [122] puisent leur inspiration dans la vigueur d'une histoire nationale<sup>74</sup>. Si les appréciations formulées par Goethe à propos du roman historique scottien relèvent davantage d'une ratification des mérites et d'une grandeur déjà célébrés en Europe, la renommée d'Alessandro Manzoni est en partie le résultat du travail de mobilisation qu'il engage pour faire connaître dans les principales capitales littéraires européennes l'auteur du *Conte di Carmagnola* (1820), d'*Adelchi* (1822) et des *Promessi Sposi* (1825-27). L'interrelation de Goethe et Manzoni se construit ici encore à travers des échanges épistolaires, qui débute au cours de l'année 1821, mais elle se fonde surtout sur une transaction dont les profits sont à la fois asymétriques et différenciés. Goethe peut en effet trouver dans le commentaire des innovations formelles et thématiques du théâtre de Manzoni, puis dans l'étude de son roman historique, un intérêt à découvrir et à faire découvrir l'entreprise littéraire d'un « moderne » issu d'un espace (les provinces milanaise et florentine notamment) qui ne dispose pas de toutes les ressources de visibilité et de légitimité en Europe. Il peut aussi, à travers cette opération de divulgation et de valorisation, trouver un avantage dans le renforcement d'une position d'arbitre des enjeux littéraires transnationaux, en intervenant au sein de son quotidien *Über Kunst und Altertum* contre telle critique de la *Biblioteca Italiana* ou de la *Quarterly Review*, ou en faisant accompagner les traductions de Manzoni de préfaces ou de notes rédigées par ses soins, ou encore en commentant les controverses et les divergences qui sont au fondement de l'opposition entre « classiques » et « romantiques » en Italie<sup>75</sup>. Manzoni peut voir dans la mobilisation d'un grand intermédiaire transnational un moyen d'accéder à une notoriété lui permettant de lever des obstacles, à la fois [123] internes et externes aux provinces littéraires italiennes, à la circulation et à la reconnaissance de ses écrits<sup>76</sup>. Ce n'est pas un hasard, compte tenu de l'homogénéisation dont ils sont l'objet, si l'investissement de Goethe dans la définition du « roman historique » engage presque systématiquement une comparaison entre les mérites respectifs des *Waverley Novels* et des *Promessi Sposi*. L'élévation des romans de Scott et de Manzoni au rang d'« œuvres suprêmes » renvoie selon Goethe à un processus de perfectionnement lié à la circulation et à l'appropriation transnationale des œuvres ; il participe à l'enrichissement mutuel en même temps qu'au dépassement des cultures nationales, et peut être ressaisi comme un mouvement vers une *Weltliteratur*. Dans le cas en partie singulier du roman historique, les *Promessi Sposi* ne se « tiennent pas à côté » des œuvres de Walter Scott ; le roman de Manzoni se lirait plutôt comme le parachèvement d'une

<sup>73</sup> « *Waverley* est une œuvre toute différente, et sans contredit, on peut la placer à côté de tout ce qui a été écrit de mieux dans le monde », ou encore : « Walter Scott est un grand talent qui n'a pas son pareil, et on ne doit pas s'étonner qu'il ait conquis une si extraordinaire influence sur le monde entier des lecteurs », *Ibid.*, Tome I, p.383, Tome II, p.270.

<sup>74</sup> « On voit ce qu'est l'histoire anglaise, et ce qu'un bon poète peut faire, quand il reçoit en legs un pareil trésor », *Ibid.*, Tome II, p.271.

<sup>75</sup> Sur les interactions entre Goethe et Manzoni, et l'intervention de Goethe en faveur de Manzoni en particulier dans l'espace milanais, voir Hugo Blank, « Weimar und Mailand », in Frank-Rutger Hausmann (Hrsg.), *Italien in Germanien : Deutsche Italien Rezeption von 1750-1850*, Tübingen, Gunter Narr, 1996, pp.405-428.

<sup>76</sup> Les premières lettres qu'Alessandro Manzoni adresse à Goethe témoignent de l'acquisition d'une indépendance par rapport à la critique, que produit le soutien d'un auteur consacré : « Vous pouvez imaginer ce que j'ai ressenti quand vous avez donné au public un si bienveillant jugement. Votre voix m'encourage à poursuivre allègrement ce genre d'études, me confirme dans l'idée que le meilleur moyen pour accomplir une œuvre d'esprit est de s'arrêter dans la contemplation prompte et tranquille de l'argument, sans tenir compte des normes conventionnelles et des désirs, la plupart du temps passagers, de la majorité des lecteurs », cité dans Dorothée Christesco, *La fortune d'Alexandre Manzoni en France: origines du théâtre et du roman romantiques*, Paris, Editions Balzac, 1943, p.26.

forme et d'un standard personnifiés par Scott, et il y ajouterait une marque spécifique qui fait l'originalité irréductible de l'auteur<sup>77</sup>.

L'intérêt de Goethe pour le roman historique est également justifié par les convictions et les croyances que les succès du genre permettent de conforter ; l'appropriation du genre, la diffusion des œuvres qu'il englobe, l'importance du travail des intermédiaires dans les conditions de ce succès accréditent l'idée d'une *Weltliteratur* reposant sur des logiques de reconnaissance et d'échange entre les nations littéraires. Dans les [124] commentaires que Goethe consacre aux romans de Walter Scott et de Manzoni, le rôle central de la France dans la circulation et la consécration transnationales du roman historique est sans cesse évoqué : il confirme l'ouverture de certains groupes littéraires en direction des productions de l'étranger, et surtout leur contribution à la dévaluation d'un modèle hégémonique de la culture classique. D'une manière générale, c'est la relation de Goethe à la littérature française qui permet d'accéder à son travail de définition de l'universalité littéraire. Après avoir intégré l'entreprise herderienne et la critique germanique de l'universalisme français, Goethe envisage la production littéraire de la Restauration (1814-1830) comme l'un des principaux lieux du renouvellement de la critique du classicisme français. A contre-courant du patriotisme culturel hérité de Fichte, Ernst Moritz Arndt ou Karl Theodor Körner, exacerbé par les conquêtes napoléoniennes<sup>78</sup>, cette tentative de valorisation de la modernité littéraire française s'explique notamment par la reconnaissance en France d'une nouvelle définition de l'universalisme littéraire, désormais perçu comme un ensemble de productions originales, désignées par des spécificités nationales, participant au même travail de réforme du classicisme. Les articles de *Über Kunst und Altertum* (1816-1832) et plusieurs commentaires rapportés par Eckermann donnent une définition de la *Weltliteratur* pour une part dépendante des références (nationales ou étrangères) consacrées en France par les initiateurs du nouveau esthétisme dont Goethe révèle alors les noms (Guizot, Villemain, Cousin, Ampère, etc.) et les organes de diffusion (*Le Globe* et *La Revue française*) à l'attention du public allemand et européen<sup>79</sup>. L'intérêt pour cette production est en particulier l'effet d'une représentation située des circuits [125] de légitimation littéraire transnationaux, subordonnés à l'activité littéraire et critique française, qui affectent la renommée de Goethe et son rapport à la littérature. En dehors des correspondances qu'il entretient avec quelques connaisseurs ou spécialistes des mœurs et des cultures nationales comme l'historien de l'architecture Sulpiz Boisserée, ou du compositeur Carl Friedrich Zelter, c'est l'observation d'individus et de groupes médiateurs issus des espaces culturels dominants qui fonde le pronostic de la *Weltliteratur* ; les définitions les plus développées du néologisme portant sur le travail d'ouverture réalisé par ces individus et par ces groupes<sup>80</sup>, avec lesquels il entretient d'étroites relations. Du point de vue des classements

<sup>77</sup> *Conversations de Goethe pendant les premières années de sa vie, recueillies par Eckermann, op. cit., Tome II, pp.376 et s.*

<sup>78</sup> Ce sont notamment ces conquêtes territoriales qui ont radicalisé les luttes collectives pour l'autonomisation symbolique des cultures nationales, voir notamment Martyn P. Thompson, « Ideas of Europe during the French Revolution and Napoleonic Wars », *Journal of the History of Ideas*, 1, 1994, pp.37-58.

<sup>79</sup> Sur le rayonnement de Goethe au sein du *Globe* et le rayonnement du *Globe* dans l'œuvre de Goethe, voir l'analyse de Birte Carolin Sebastian qui comprend une recension systématique de la critique sur plusieurs années (1824-29) : *Die Rezeption Goethes in Le Globe*, Inaugural Dissertation zur Erlangung des Doktorgrades der Philosophie an der Ludwig-Maximilians-Universität München, München, 2004.

<sup>80</sup> Les noms les plus souvent cités étant ceux de Thomas Carlyle, Jean-Jacques Ampère, Victor Cousin, collaborateurs à l'*Edinburgh Review* ou au *Globe*. Ces intermédiaires qui s'investissent dans la traduction et l'introduction de Goethe dans leur pays s'approprient une valeur matérialisée par le nom et l'œuvre de Goethe, et veillent en général à conserver un monopole d'interprétation et de médiation en contestant ou en écartant des tentatives de médiation et d'interprétation concurrentes, voir Rosemary D. Ashton, « Carlyle's Apprenticeship : His Early German Criticism and his Relationship with Goethe (1822-1832) », *The Modern Language Review*, 1, 1976, pp.1-18.

mis en forme par Goethe, le « roman historique », et les modèles sur lesquels il se définit, sont invariablement rapportés à leurs interprétations et à leurs usages en France. Il n'y a, de ce point de vue, rien de surprenant dans le fait que des tentatives aujourd'hui méconnues, comme le roman historique du français N.-A. de Salvandy, *Don Alonso* (1823), soient interprétées, voire célébrées par Goethe comme la réalisation concrète d'un idéal de création transnationale.

#### Une consécration transnationale

La circulation du roman historique et la consécration du genre par quelques écrivains de renommée mondiale expliquent la [126] présence de littérateurs comme Salvandy dans les écrits de ces grands intermédiaires. Les constructions rétrospectives de la grandeur littéraire, qui sont l'un des effets du travail de canonisation scolaire, contribuent à la construction de représentations individualisantes et déshistoricisées de la création littéraire qui relèguent aux marges de l'histoire littéraire ce type de productions (contrefaçons, imitations ou détournements de textes consacrés) apparemment mineures. Celles-ci sont pourtant indissociables des opérations collectives de formalisation des genres littéraires au sein desquelles les commentaires des grands intermédiaires transnationaux, par ricochet et références littéraires interposées, tiennent une place centrale. Le commentaire de Goethe sur le *Don Alonso* de Salvandy est l'un des nombreux exemples de ces stratégies d'intégration par l'international d'œuvres d'autant plus commentées et d'autant mieux réappropriées qu'elles paraissent conformes aux modèles définis en amont par ces interprètes. Le « on » générique du commentaire, à partir duquel sont révélés les attendus et les recettes narratives d'un genre à succès, n'a rien d'un collectif anonyme ; il renvoie autant à une communauté restreinte de consacrants qu'aux modèles les plus consacrés, tels que les romans de Walter Scott : *«Don Alonso est un curieux roman historique. Autrefois, cette espèce d'écrit n'avait pas une excellente réputation, parce que, d'ordinaire, il changeait l'histoire en fable. Les tableaux du passé que nous avons conquis par un travail pénible s'y trouvaient brouillés par les jeux d'une imagination mal conduite. De nos jours, ce genre a pris une autre physionomie ; on ne cherche plus à compléter l'histoire par des fictions ; on veut, par la force vivante des tableaux et des peintures, l'introduire pleinement dans la vie. On met en scène des personnages vrais, on trace leurs portraits avec une fidélité absolue à l'histoire, on les fait agir conformément à leur caractère ; puis, on entoure ces figures principales de figures accessoires, dans lesquelles on symbolise les différents traits caractéristiques des mœurs de l'époque. On conduit les événements de façon qu'un grand nombre de faits réels et vivants entrent dans un ensemble vraisemblable et harmonieux. [127] Walter Scott est un maître en ce genre ; il avait un avantage ; son art si habile s'était consacré à peindre des sites remarquables et peu connus, des événements à moitié oubliés, des mœurs, des visages, des habitudes étranges »*. La conformité à un standard d'écriture, qui s'enrichit en l'occurrence d'une innovation (l'évocation de faits politiques et historiques contemporains), constitue pour Goethe une confirmation de l'autorité transfrontière de genres spécifiques dont la reprise ou l'imitation semblent à elles seules garantir le succès international et la renommée des imitateurs : *« Ainsi s'explique le succès qui a accueilli les peintures du petit monde à moitié vrai que Walter Scott nous a révélé. Le français qui s'avance aujourd'hui est plus hardi : il s'attaque à l'âge contemporain, à l'âge actuel. Les personnages historiques qu'il peint sont contrôlés par l'histoire contemporaine, les personnages imaginaires ont aussi leur contre-épreuve immédiate ; tous nous sentons comment nos contemporains pensent et agissent. Il serait difficile d'analyser et de suivre, dans tout son développement, un aussi grand ouvrage ; tôt ou tard, tout le monde le lira, soit dans le texte original, soit dans une traduction »*<sup>81</sup>.

On ne peut cependant réduire une activité de classement des œuvres à des relations d'interconnaissance entre un intermédiaire et les créateurs qu'il contribue à faire reconnaître par son travail de médiation (préfaces, comptes rendus, correspondances publiées, etc.). Les opérations de classement sont en effet structurées par des configurations d'ensemble et par des rapports de force qui sont à la fois aperçus et occultés par les critiques, les intermédiaires

<sup>81</sup> J. W. von Goethe, « Don Alonso, ou l'Espagne », *Über Kunst und Altertum*, 1824, Jubiläumsausgabe, B. 37, pp.283-287.

ou les écrivains eux-mêmes. Le processus d'appropriation du roman historique en France auquel Goethe fait référence de manière récurrente, est de ce [128] point de vue exemplaire, dans la mesure où il renvoie à une configuration nationale et transnationale au sein de laquelle les entreprises de classement des grands intermédiaires ont une importance capitale, sans constituer pour autant la seule ressource ou le seul instrument d'un travail collectif d'appropriation. Le classement construit par Goethe à propos du roman historique est intégré à une dynamique beaucoup plus large, qui possède des traits structurels et cognitifs spécifiques :

– la circulation et l'appropriation du roman historique en France sont en premier lieu dominées par une histoire des rapports de force linguistico-littéraires en Europe<sup>82</sup>. C'est en effet en fonction des capitaux dont les auteurs et les intermédiaires peuvent se prévaloir qu'ils parviennent à s'imposer et à imposer leurs idées et leurs écrits au sein d'un espace légitime de consécration comme la France. Ces capitaux linguistico-littéraires sont à la fois des ressources linguistiques et littéraires (le polyglottisme, le style littéraire, etc.) auxquelles sont identifiés les acteurs, et, plus fondamentalement, des propriétés structurantes du rapport entre les nations, les provinces ou les capitales européennes. Tous ces espaces sont portés par une histoire littéraire plus ou moins longue et plus ou moins prestigieuse, par un legs culturel matérialisé par des productions et par des noms (Racine ou Shakespeare), et ils se définissent aussi à travers une puissance d'expansion culturelle mesurée à la valeur différentielle des langues nationales en Europe. C'est la raison pour laquelle les œuvres labellisées « roman historique » renferment des chances de rendement inégales en fonction de leurs espaces de circulation initiale et des espaces dans lesquels leurs auteurs voudraient les voir circuler. Tout oppose, sous ce rapport, Manzoni à Walter Scott. L'auteur de *Waverley*, qui dispose du crédit symbolique lié au rayonnement de l'anglais et de la culture écossaise, et dont la trajectoire témoigne d'une proximité à [129] des auteurs consacrés (Lord Byron), peut s'investir totalement dans l'écriture de ses romans, en affichant une distance aux servitudes ordinaires de la condition d'écrivain (comme celle d'entretenir une correspondance avec des auteurs ou des médiateurs étrangers), et en n'ayant d'autre priorité que d'établir des monopoles éditoriaux sur la diffusion de ses œuvres pour leur assurer un rendement économique maximum<sup>83</sup>. Alors que, d'un autre côté, la production de Manzoni doit pouvoir mobiliser des ressources et des soutiens apparemment hors de portée, pour neutraliser toute une série de déficits, interprétés comme des insuffisances : la langue des *Promessi Sposi* par exemple, qui, au regard de la critique française, n'a ni la pureté ni l'harmonie des langues littéraires des pays unifiés autour d'un centre. « La langue est loin d'être fixée en Italie, résume un critique français des *Fiancés*. On dirait qu'elle échappe aux auteurs, et leur échappe d'autant plus que ce n'est point une langue qui se forme, mais une langue qui s'en va. Chaque province, formant un royaume séparé et indépendant a, comme ses mœurs, son langage à part. Tous les mots dont on se sert sont italiens, sans doute ; mais tel est usité en Toscane, qui excite le rire à Rome. De là suit qu'un prosateur est difficilement goûté hors de sa province »<sup>84</sup>. Sur un

<sup>82</sup> Pour une définition des rapports de force « linguistico-littéraires » entre des ensembles nationaux inégalement légitimes, voir Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, op. cit.

<sup>83</sup> « I make it a rule, seldom to read and never to answer foreign literary folk », écrit Scott dans son journal en 1827, en ajoutant que Goethe fait exception à cette maxime : « But Goethe is different and a wonderful fellow ». Cette sentence est une justification pratique du travail de l'entrepreneur littéraire dont le capital social international reste circonscrit, du moins dans le cas de la France, à ses éditeur et traducteur (Gosselin et Defauconpret), voir l'analyse de F.C. Green : « Scott's French Correspondance », *The Modern Language Review*, 1, 1957, pp.35-49.

<sup>84</sup> Rey Dusseuil, « Essai sur le roman historique », publié dans *Les Fiancés*, Paris, Charpentier, 1859, pp.6-7, texte édité pour la première fois en français et en italien (dans *La Vespa* de Milan) en 1828.

marché culturel transnational, les chances de profit sont donc associées à des profils particuliers (entrepreneurs ou [130] *outsiders*) qui sont le résultat d'un travail de mobilisation des capitaux relationnels et des soutiens nécessaires dans les luttes pour l'accès à la notoriété et à la reconnaissance<sup>85</sup>.

– les usages du roman historique en France dépendent également d'une dynamique structurelle interne que l'on peut décrire comme une « structure d'encastrement politique » des activités littéraires. Cette structure d'encastrement est caractérisée par la multiplicité des positions institutionnelles des acteurs (académiques, politiques, savantes, artistiques, etc.)<sup>86</sup>, par l'appropriation politique des genres littéraires, et par la domination des principes de classement politique et des enjeux de définition politique de la nation sur toutes les autres formes de classement disponibles<sup>87</sup>. Comme le montrent les usages du roman scottien par N.-A. de Salvandy, l'importation et l'interprétation de textes [131] novateurs d'un point de vue littéraire et en voie de consécration en Europe, permettent aux opposants à l'ultra-royalisme de poursuivre une activité politique par d'autres moyens en étendant à des productions à la fois littéraires et historiques les schèmes politiques par lesquels ils remettent en question les représentations de leurs concurrents<sup>88</sup> : la cristallisation d'une opposition entre les tenants du « classicisme » et du « romantisme » au début des années 1820, qui renvoie partiellement à l'opposition des héritiers de l'Ancien Régime et de la Révolution, c'est-à-dire des représentants de la grande propriété foncière et des « classes moyennes », s'explique en partie par ce travail de transposition des catégories de l'action politique au travail de création littéraire. Ces opérations d'intégration politique des textes littéraires, transformées en ressources idéologiques, contribuent parallèlement au renouvellement d'une critique politique promue, notamment, au sein du *Globe*. C'est ce que laisse entendre le commentaire de l'historien, proche du *Globe*, Augustin Thierry, sur l'intérêt de la critique française pour Manzoni<sup>89</sup>. Même s'il existe une affinité de point de vue entre Manzoni et ses importateurs

---

<sup>85</sup> Ces mobilisations et ces transactions expliquent pourquoi la production sociale du « roman historique » comme genre à succès n'est pas réductible à l'une de ses dimensions (la géographie interne et externe des œuvres), surtout lorsque celle-ci est ressaisie, au-delà du caractère inédit et insolite du matériau, à la suite d'une tradition objectiviste dont on sait qu'elle a partie liée avec une science légitimatrice d'Etat (la cartographie) ; voir Franco Moretti, *Atlas du roman européen*, Paris, Seuil, 2000, pp.45-57.

<sup>86</sup> Sur les modes de sociabilité politique des écrivains et l'indétermination structurelle de la position d'« écrivain » ou d'« homme de lettres » dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en France, voir Rémy Ponton, « Une histoire des sociabilités politiques », *Annales E.S.C.*, 6, 1980, pp.1269-1280 ; Christophe Charle, « Le champ de production littéraire », in Roger Chartier, Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, Tome III : Le temps des éditeurs, du romantisme à la belle époque, Paris, Promodis, 1985, pp.151-156 ; Gisèle Sapiro, « 'Je n'ai jamais appris à écrire' : les conditions de la formation de la vocation d'écrivain », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 168, 2007, pp.16-19.

<sup>87</sup> Sur l'importance des principes de classement de la nation et les formes génériques du travail collectif de définition de la nation, voir Louis Pinto, « Une fiction politique, la nation : à propos des travaux de Jenő Szűcs », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 64, 1986, pp.45-50. Pour une contextualisation, voir Elisabeth Fehrenbach, « Nation », *Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich, 1680-1820*, München, Oldenbourg, 1986, Bd.7, pp.100 et s.

<sup>88</sup> La correspondance du personnel politique « libéral » qui s'investit dans la mise en forme politique du roman historique, livre des indications essentielles pour comprendre les raisons de cet usage du genre et les conditions de sa réception ; une lettre adressée par le Baron de Beaujour à Salvandy, insiste par exemple sur l'utilité d'« instruire le public » à travers le roman historique (A.N. 152 AP-1, pièce 64, lettre du 31 janvier 1824). Pour une analyse fondée sur une exploitation systématique de fonds d'archives relatifs au roman historique sous la Restauration, voir Xavier Landrin, « Histoire de l'Etat et historiographie d'Etat : l'*Histoire des ducs de Bourgogne* du Baron de Barante », *Cahiers Staëliens*, 59, 2008, pp.141-160.

<sup>89</sup> « Si Manzoni était né en France, il ferait peut-être la révolution que personne de nous n'ose entreprendre ; il la fera en Italie, je n'en doute pas ; mais qui la fera pour nous ? », Lettre d'Augustin Thierry à Claude Fauriel, datée de novembre 1824, cité dans Dorothée Christesco, *La Fortune d'Alexandre Manzoni...*, op. cit., p.63.

ou ses interprètes français, l'importation sélective des textes de Manzoni en France, qui assure la renommée de l'auteur d'*Adelchi* et des *Promessi Sposi*, renvoie aux spécificités du champ de production idéologique national qui exerce un effet de « prisme déformant » en [132] favorisant des lectures annexionnistes<sup>90</sup> et en engageant, en fonction des catégories des commentateurs et des intermédiaires nationaux, une sélection de la part la plus légitime des textes consacrés. Situé en position d'observateur, Goethe peut prendre acte, dans ses commentaires sur la circulation du roman historique en France, de ce travail d'adéquation entre une forme et un propos littéraires, et des attentes politiques : « Je suis vraiment bien curieux de voir ce que ces messieurs du *Globe* vont dire des *Promessi Sposi* ; ils sont assez habiles pour en reconnaître les qualités ; et l'ouvrage tout entier est tout à fait de l'eau pour le moulin de ces libéraux, quoique Manzoni reste très modéré. Mais les français accueillent rarement un ouvrage avec une approbation complète comme nous ; ils ne se placent pas facilement du point de vue d'un auteur ; même chez les meilleurs, ils trouvent toujours quelque chose qui n'est pas dans leurs idées et que l'auteur aurait dû faire autrement »<sup>91</sup>. Certaines des conséquences de ce travail d'appropriation politique sont éludées par le classement goethéen ; elles exigeraient pour être perçues un intérêt pour l'analyse des « conflits intérieurs » qu'engendrent chez des auteurs consacrés, dont les écrits sont arbitrairement détachés de leurs raisons et de leurs conditions d'origine, des succès reposant sur une forme de malentendu<sup>92</sup>. Par là se signale à nouveau chez Goethe une limitation [133] de perspective, une intelligibilité circonscrite par un point de vue, dont la *Weltliteratur* est l'une des traductions.

Replacée dans l'histoire de ses usages, la *Weltliteratur*, en tant que néologisme et legs académique, se présente comme le support de hiérarchisations et de classements renvoyant à des systèmes d'enjeux et d'intérêts extrêmement variés. La mise en perspective sur le temps long des transformations de la relation sémantique de la notion de *Weltliteratur* à ses « référents empiriques » montre que son intégration intellectuelle au sein des études littéraires relève en partie d'un travail d'appropriation et de déshistoricisation : le retour aux origines de la « littérature universelle » ou de la « littérature comparée », motivé par des raisons internes et externes à l'univers académique, s'est progressivement imposé comme un impératif stratégique qui a paradoxalement délesté le néologisme goethéen de son histoire, des conditions de sa genèse et de ses significations premières. On pourrait objecter que les études littéraires relatives à la *Weltliteratur* ont également produit des connaissances, qu'elles ont permis d'accéder à une connaissance renouvelée de Goethe et de son œuvre, et qu'elles doivent à une meilleure connaissance du néologisme goethéen un développement et un approfondissement des réflexions sur le sens de la critique et de la comparaison littéraires. On pourrait aussi faire valoir qu'en dépit de l'intérêt des études littéraires pour l'histoire et pour l'historicité des auteurs, des textes ou des notions littéraires, il n'y a d'histoire qu'au présent, que l'histoire de la littérature doit être pensée à travers les catégories du présent qui la rendent accessible aux contemporains. Ce serait sans doute une incitation à réfléchir sur les usages de l'histoire au sein des études littéraires qui sont le plus souvent justifiés par une sorte

---

<sup>90</sup> Pierre Bourdieu, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 145, 2002, pp.3-8.

<sup>91</sup> *Conversations de Goethe pendant les premières années de sa vie, recueillies par Eckermann*, op. cit., Tome I, p.381.

<sup>92</sup> La paralysie ou le ressassement constituant quelques-uns des effets individuels des processus de consécration sur des malentendus ; c'est du moins ce que suggère le répertoire indigène, proposé par Enrique Vila-Matas, des « écrivains négatifs », des écrivains qui n'écrivent pas ou qui n'écrivent plus, dans lequel figure Alessandro Manzoni : *Bartleby et compagnie*, Paris, 10/18, 2003, pp.46 et s.

d'idéologie professionnelle – la vocation créatrice du commentaire et de la lecture – au service des spécialistes de la lecture et du commentaire littéraire. Ce serait également une invitation à la critique des problématiques disponibles – en particulier les méthodes « herméneutiques » – qui rationalisent ce rapport instrumental à l'histoire dans les disciplines littéraires. [134] Ces limites au travail d'historicisation, que l'on observe à travers la confusion ou l'indistinction entre lecture et création, matériau et instrument d'analyse, source et ressource interprétative, s'expliquent par le rapport, socialement construit, du spécialiste de l'analyse littéraire à la littérature. Tout se passe comme si la relation du critique ou du commentateur à ses objets devait fatalement se réduire à une projection subjective fondée sur un parti pris esthétique. Si l'herméneutique, quelles que soient ses formes, suscite autant d'intérêt, c'est sans doute parce qu'elle encourage et valorise cette « lecture personnelle » des œuvres littéraires, au détriment du travail collectif pourtant indispensable de proposition et de construction de moyens d'objectivation scientifique. Il n'y a sans doute pas de meilleure méthode pour sortir de cette routine académique, que de provoquer la réflexion et l'auto-réflexion sur les usages académiques de la littérature. Dans cette logique, l'histoire des concepts ouvre des perspectives qui permettent d'interroger non seulement la genèse empirique de connaissances relatives à la littérature mais aussi le procès de connaissance littéraire en tant que tel : les modes d'intégration savante des notions issues des espaces de la création littéraire, les intérêts académiques à la circulation des notions littéraires, et le travail de classement et de construction des oppositions qu'autorise l'usage de ces notions. En restituant certaines notions littéraires (néologismes, concepts, mots d'ordre) à l'histoire dans laquelle elles ont pris initialement leur sens, et en pensant le processus de naturalisation à travers lequel elles prennent des significations et des fonctions nouvelles, l'histoire des concepts peut servir, à côté d'autres tentatives, la connaissance des limites posées à la connaissance littéraire et, plus largement, le travail de réflexivité nécessaire aux disciplines littéraires.